20me Année Avril 1933

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■



REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° 5 fr. **Étranger** : Le N° 6 fr. 50

Nº 150. 20me Année. Avril 1933

Cahiers du Sud

Tome X. — 1er Semestre 1933.

La Fille du Roi d'Angleterre

A Jacques Chenevière.

Le prince de Galles pressa l'accélérateur : il voulait arriver avant le soir au château de Chisleham qui est comme on sait, la résidence d'été de la famille royale. L'auto roulait le long des haies d'églantines et des champs de blés fauves. Et par delà l'odeur de la campagne, le prince de Galles pressentait l'odeur de Chisleham ou plus exactement cette odeur particulière qu'on y respire à la fin extrême de l'après-midi. Ces appartements rustiques et frais, et qui n'ont pas été habités de tout le reste de l'année répandent alors un parfum de grenier, de tapisserie un peu moisie, de vieux bouquin et de vieille pomme. S'il arrivait assez tôt, le prince de Galles aurait le temps de prendre un bain, puis de retrouver, à l'heure du whisky et des magazines, la familiarité charmante d'une cour en vacances qui se met à l'aise, loin des tracas, dans les délices d'un perpétuel week-end.

Mais en entrant dans la cour du château le prince de Galles perçut une agitation insolite et bien différente de ce à quoi il s'attendait. Le roi lui-même parut sur le perron et lui fit de grands signes, afin qu'il se pressât. La reine le suivait, rouge et les yeux en larmes. Derrière eux, le chancelier de l'Échiquier, le président du Conseil, l'attorney général, le prémier lord de l'Amirauté, bref tout le ministère qu'on avait peut-

être fait venir de Londres en avion, comme pour une réunion extraordinaire. Peut-être y avait-il la guerre? « Ah! pensa le prince de Galles, on ne peut donc pas être tranquille! »

— Votre sœur..., murmurèrent ensemble le roi et la reine.

— Ma sœur ?

— Oui, votre sœur Elisabeth, princesse royale d'Angleterre.

— Eh bien ?

— Elle est partie.

— Bon, fit le prince de Galles. Ce n'était pas la peine de convoquer le ministère. Elle reviendra, le malheur n'est pas grand. Qu'appelez-vous partie? Partie en promenade?

— Partie en promenade hier soir, oui, et nous ne nous sommes pas inquiétés, expliqua la reine. Votre sœur a toujours été un peu fantasque. Mais ce matin la police nous a appris qu'elle était partie pour tout de bon et pas seule, hélas !

— Avec qui? demanda le prince de Galles.

— O honte! gémit le roi. Honte sur moi et sur elle! Partie, mariée, déshonorée.

— Mariée ?

— Oui, mariée, elle s'est mariée avant de quitter le sol anglais. Et à présent elle est en France. Que voulez-vous faire? N'était-elle point majeure, maitresse de ses actes ? Ne sommes-nous pas un peuple libre ? Oh ! que ne suis-je mort vingt fois avant d'avoir vu pareille abomination! Que va dire la presse ? En France, partie en France, avec...

— Dieu du ciel, avec qui ? hurla le prince de Galles. Achèverez-vous de me dire avec qui ?

— Je vais vous le dire, fit le roi à voix basse. Avec un commis-voyageur français.

— Je comprends, murmura le prince de Galles. Ces hommes sont de grands séducteurs. J'en ai rarement rencontré, mais on dit qu'ils possèdent un charme irrésistible. Et puis ma sœur a toujours été si fantasque. Ah! conclut-il, voilà assurément un évènement d'importance. Bonjour, messieurs.

Il traversa les rangs des ministres, qui chuchotaient entre eux avec des mines consternées, salua l'archevêque de Westminster prostré dans un fauteuil,

la tête entre les mains, et monta dans ses apparte - ments. Oui, l'odeur était bien là, fidèle et chère comme un souvenir d'enfance, mais le prince de Galles la retrouva sans plaisir. Elle lui paraissait à présent injuste, menteuse et inopportune. Une chambre était ouverte sur le couloir. Le prince de Galles s'arrêta : c'était justement la chambre de sa sœur. Il entra. Tout était silencieux; les chaises d'osier, légères et estivales, étaient à leur place. Le prince de Galles pensa à sa sœur. Sans doute ne l'avait-on jamais bien comprise. Il ne suffisait pas de dire qu'elle était fantasque. Elle avait, pourquoi ne pas l'avouer? une sorte de génie. Elle mettait en tout une passion effrénée et ne pouvait jouer au tennis sans se fâcher, qu'elle perdît ou qu'elle gagnât. Le prince de Galles s'assit dans un des fauteuils d'osier et renifla autour de lui. Sur une planche il y avait quelques livres de poètes, les uns anglais, les autres français ou allemands. Et pendue au mur, une peinture, de celles qu'on appelle cubistes. Oui, Elisabeth avait toujours été étrange. Pourtant, un commis-voyageur...

« Ils doivent se tromper, pensa le prince de Galles. Il doit s'agir plutôt d'un ténor italien. Ordinairement c'est avec les ténors italiens que.... Un commis-voyageur français ? Qui a pu inventer une fable pareille ? Le chancelier de l'Echiquier sans doute. Il est si bête! Un commis-voyageur français... Certes ces gens passent pour très heureux en amour, mais pas au point de plaire à une princesse d'Angleterre. Et ma sœur est si raffinée! »

Il descendit et demanda de nouvelles explications.

— Monseigneur, je vais vous donner sur le scandale toutes les informations que vous pourrez désirer, fit le chancelier de l'Echiquier en s'avançant.

— Mais non, pas vous, répondit le prince de Galles en l'écartant. Et s'adressant au premier lord de l'Amirauté :

— Est-on bien sûr qu'il s'agisse d'un commis-voyageur français ? Sait-on la marque qu'il représentait?

— Un savon de Marseille, répondit le premier lord.

— Horrible! fit le prince de Galles. Et a-t-on d'autres détails?

— L'homme est jeune, dit le premier lord. Brun, musclé, audacieux, peut-être dangereux. Né dans le midi de la France.

— A Marseille, sans doute, comme son savon, hasarda le prince de Galles.

— Non, monseigneur, aux environs d'Agen. J'ignore cette ville: ce n'est pas un port. Mais on assure qu'elle est un repaire d'aventuriers et de gens sans scrupule. L'homme en question est peut-être le chef d'une bande. D'ailleurs, nous attendons d'autres renseignements.

*
* *

Voici, en réalité, ce qui s'était passé.

La jeune princesse était sortie en auto la veille. Aux environs de Windhurst, un pneu avait éclaté. La princesse s'aperçut alors qu'elle n'avait pas de pneu de rechange. Elle s'était assise sur le marche-pied de sa voiture et avait attendu qu'il se passât quelque chose.

Il était quatre heures de l'après-midi et il faisait très chaud. De l'autre côté de la route s'étendait une vaste prairie bourdonnante, fleurie de coquelicots. Pas une maison n'était visible à l'horizon, pas la moindre ferme, pas la moindre auberge. Au bout d'un moment une auto s'avança, une mauvaise auto, un vrai clou, gris de poussière et conduit par un jeune homme, brun, sans veston et les manches retroussées. L'auto passa, puis comme saisie d'un remords, s'arrêta.

Le jeune homme tourna la tête.

— Une panne? cria-t-il.

— Crevé, répondit la princesse.

Le jeune homme descendit de sa voiture et s'approcha:

— Voulez-vous que je vous amène jusqu'au prochain village ?

Il avait un accent étranger. Les mains dans les poches, les jambes écartées, il s'était planté devant la princesse et la regardait avec curiosité. Ses bras nus, nerveux, étaient brûlés par le soleil. A son poignet gauche une montre-bracelet étincelait.

— Montez dans ma voiture, fit-il. Elle n'est pas très belle, mais elle est solide et tient bien la route. Où vous rendiez-vous ?

— Je suis princesse d'Angleterre répondit Elisabeth et il m'importe peu d'aller ici ou là. Et, vous, où alliez-vous?

— A Londres, où je compte m'embarquer pour la France.

— Vous êtes parisien ?

— Non, je suis d'Agen.

— Comment dites-vous ?

— Agen, répéta le jeune homme.

La princesse se leva et le suivit. Il s'installa à son siège et elle s'assit à côté de lui. De sa main nerveuse il avait saisi le volant. Une chaleur fumante et saine émanait de toute sa personne comme d'un jeune cheval. Sa chemise blanche, sa montre-bracelet, ses cheveux noirs et lustrés, tout en lui brillait sous le soleil, dans l'immensité de la route.

— Croyez-vous, demanda la princesse, tandis que l'auto démarrait, croyez-vous que nous allons bientôt rencontrer un village ?

— Sans aucun doute.

— Et si nous traversions le village sans nous arrêter ?

— Nous en rencontrerions un autre, puis un autre, et nous finirions par arriver à Londres.

— Je déteste Londres, dit la princesse.

— Moi aussi, répondit le jeune homme en riant. Et ses dents blanches brillèrent à leur tour. La princesse pensa qu'elle avait affaire à un jeune loup, un peu vulgaire sans doute, comme tous les Français, vulgaire, noirâtre, pareil au tabac que fume cette vilaine petit race, mais drôle, agile, heureux de vivre et de porter en soi quelque chose d'ensoleillé et de pétillant. Elle demeura un instant silencieuse, se contentant de respirer profondément, tandis que la chaleur pesait sur elle et que l'auto poursuivait sa course lisse, facile, enivrante. Le jeune homme, non plus, ne disait plus rien. Les premières maisons d'un village apparurent. Le jeune homme regarda sa compagne du coin de l'œil, mais comme elle demeurait impassible, il continua. L'auto traversa le village sans s'arrêter.

— Cher, murmura enfin la princesse, c'est réellement délicieux de rouler ainsi.

Il feignit de se tromper et au lieu de presser l'accélérateur, pressa de son gros soulier jaune, le petit pied de la princesse. Puis de sa voix chaude et de son mauvais accent il demanda :

— Est-ce vrai ce que vous m'avez dit tout à l'heure?

— Quoi ?

— Que vous étiez princesse d'Angleterre ?

— Absolument vrai.

— Alors vous allez me permettre de vous embrasser.

— Volontiers, mais à une condition : ne parlez plus anglais, cela m'écorche les oreilles. Causons en français.

— C'est donc vous qui m'écorcherez les oreilles, répondit-il en français. Mais ça ne fait rien.

Et il l'embrassa. Puis il lui expliqua qu'il était représentant d'une fameuse marque de savon de Marseille, qu'il avait parcouru toute l'Angleterre, qu'il rentrait maintenant dans son pays. D'abord à Paris où il devait régler quelques affaires, puis chez sa mère, une bonne vieille paysanne des environs d'Agen qu'il n'avait pas revue depuis près d'un an et chez qui il comptait se reposer jusqu'à la fin de l'été.

Là-dessus il avait de nouveau embrassé la princesse, et l'auto ne s'était arrêtée qu'à Londres. Les deux jeunes gens s'étaient mis en quête d'un pasteur qui les avait mariés sur-le-champ, et sans plus attendre, ils avaient pris le bateau du soir et avaient passé toute la journée du lendemain dans une chambre d'hôtel, à Calais.

*
* *

A présent ils roulaient dans la campagne française. Ils approchaient d'Agen. La princesse Elisabeth sentait que le soleil qu'elle avait connu jusqu'ici n'avait rien de commun avec ce soleil intense et bleu, ce soleil de diamant qu'à présent elle traversait. Et la campagne, les vergers, les ondulations des collines, toute la terre tournait aux sons d'une musique de fête et de richesse. Le monde avait revêtu sa plus jeune tunique. La princesse ouvrait de grands yeux. A côté d'elle, penché sur son volant, Raoul Esquerre — tel était le nom de son mari — parlait, chantait, sifflait, devenait de plus en plus exubérant à mesure qu'il se rapprochait de sa patrie.

— Tu vas voir ma mère, dit-il, ce qu'elle est sympathique. Mais toute vieillotte et petitotte. Un souffle la renverserait. Mais si fine, aussi ! Tu ne peux pas te faire une idée de ce qu'elle est fine ! Et tu verras les poules aussi — et notre champ de maïs donc. Es-tu contente, au moins ? Eh ! Elisabeth !

— Si je suis contente ? s'écria Elisabeth. O chéri ! Comment pouvez-vous demander une chose pareille ? Je suis émerveillée. Jamais je n'avais imaginé qu'un jour je serais si contente.

— Voilà qui va bien, fit Raoul.

Au détour d'un coteau, un village apparut, tout rouge et tout blanc dans la verdure. Elisabeth battit des mains. Enfin l'auto s'arrêta devant une grille fraîchement peinte, et une petite vieille bondit en avant, le visage ridé comme un pruneau, mais propre et avenante sous sa coiffe de satin noir. Elle portait un bavolet blanc et tendait ses bras vers son fils en poussant des petits cris aigus.

— Eh bien, maman, eh bien, mamounette ! faisait Raoul Esquerre en secouant sa poussière comme un chien qui s'ébroue. Allons, laisse. Il faut que je te présente la jeune madame Esquerre. Et tu sais, ajouta-t-il en levant le doigt, c'est une princesse !

— Tu es marié ? s'écria la petite vieille. Et ce furent de nouveaux cris. Puis elle se précipita vers la princesse et l'examina des pieds à la tête.

— Allons, fit-elle en l'embrassant, elle est brave. Tu as bien choisi. Viens ici que je t'embrasse encore, mon boulon. Tu es un boulon.

— A présent, fit Raoul en prenant les mains de sa femme, viens voir les poules.

— Ah ! elles sont bien braves, elles aussi, s'écria la vieille. Elle ouvrit la porte du poulailler et cria :

— Tenez, voici la Noirette. Celle-ci c'est la Croquette. Eh ! Croquette, viens ici saluer le boulon et sa mignonne femme. Viens, Croquette! Et toi, Mouillette! Et l'Andouillette que j'oubliais! Et les poissons ! Vous n'avez pas vu les poissons !

Elle les conduisit à un bassin de rocaille où nageaient quelques poissons rouges.

— Ils sont gentils, dit la princesse.

— Oui, mais très turbulents, proclama la vieille. Ils font un vacarme de tous les diables.

— C'est vrai, observa la princesse. On ne s'entend pas.

— Ah ! Boulon, poursuivit la vieille, tu m'as amené une bonne brue, tiens! Je savais toujours que tu ferais une belle fin, et tu l'as faite. Mais vous devez être fatigués, mes pauvres enfants. Montez donc dans votre chambre, pendant que je prépare de quoi manger.

— Comme tout est pur ! Comme tout est large ici, vaste et pur ! murmura la princesse en entrant dans sa chambre. Elle ouvrit la fenêtre toute grande et demeura un long moment extasiée, les yeux fixés sur les feuilles des arbres fruitiers qu'une brise frémissante et chaude faisait incessamment miroiter.

— Elisabeth ! cria, dans le jardin, la voix de Raoul.

Elle descendit, souriante. Sous les ombrages, des rafraîchissements l'attendaient. Raoul emplissait les verres de vin blanc et de limonade. La vieille découpait un saucisson. Et un hamac était suspendu aux branches de deux arbres.

— C'est pour moi, ce hamac ? demanda-t-elle.

— C'est pour toi, petite, dit la vieille. Installe-toi, mets-toi à ton aise.

— Quel bonheur ! soupira la princesse en s'allongeant dans le hamac.

La soirée fut charmante, la nuit plus délicieuse encore. Il était dix heures du matin quand la princesse s'éveilla. La place était vide à côté d'elle : Raoul devait être debout depuis longtemps. La princesse se leva, fit sa toilette, mit sa robe la plus simple et la plus fraîche et descendit au jardin.

— Te voilà, petite, lui dit sa belle-mère. As-tu dormi au moins ? Le boulon ne t'a pas attendu : il a déjà fait un tour du côté des poulettes, mais il n'a pas voulu boire le petit déjeuner sans toi. Hé boulon !

— C'est votre fils, n'est-ce pas que vous appelez ainsi ? demanda la princesse.

— Oui, c'est un petit boulon. Je l'appelle aussi mon bouton, mon bouillon, mon couton, mon coulon, mon...

— Arrête ! cria Raoul en apparaissant sous les feuillages. Tu as la langue bien pendue, mamounette, mais tu vas tenir des propos qui ne sont pas pour les oreilles d'une princesse d'Angleterre. Tiens, Elisabeth, mets-toi, je veux dire assieds-toi sur cette chaise et prenons le déjeuner.

Le déjeuner pris, Elisabeth se promena un peu dans le jardin, au bras de son époux, puis vers onze heures, celui-ci se dégagea doucement :

— Je te quitte, dit-il. Je vais dans le pays boire l'apéritif avec les camarades. A tout à l'heure.

Il l'embrassa et s'en fut d'un pas élastique. Il portait, ce matin-là, des espadrilles blanches et semblait à peine toucher le sol.

Ses amis étaient déjà tous réunis au cabaret lorsqu'il entra. Ils le regardèrent longuement, d'un air étrange, avant de l'accueillir, et l'un d'eux, le plus hardi, lui dit :

—Eh ! Raoul, c'est vrai, ce qu'on raconte ? Que tu as enlevé la fille du roi d'Angleterre ? Il y a déjà un photographe qui est venu.

— Un photographe? fit Raoul, les sourcils froncés.

— Oui, un Américain qui veut te prendre. C'est pour un journal de New-York. Tiens, le voilà.

Le photographe entra et les amis durent s'écarter afin de laisser Raoul poser seul, assis à la table du cabaret, devant les bouteilles, puis debout sur le seuil de la porte, enfin à califourchon sur la fenêtre.

Les jours commencèrent à couler. La princesse Elisabeth, seule ou avec son mari, faisait des promenades dans la campagne. Les gens, sur leur passage, criaient :

— Eh ! bonjour !

Ou bien :

— Adieu !

Puis ils se retournaient et les examinaient avec une curiosité avide. Cela gênait un peu Raoul, mais la princesse ne s'en souciait pas. Elle passait en revue toute chose et s'instruisait des travaux de la campagne. Elle supportait moins aisément sa belle-mère. Après s'en être amusée, elle ne pouvait plus la voir sans une sorte d'obscur déplaisir, et, en elle-même, elle souhaitait sa disparition.

— Quel âge avez-vous donc, chère mamounette ? lui demandait-elle. Je l'oublie toujours. Vous paraissez si jeune ! Quatre-vingt douze ans ? C'est magnifique! Et vous n'avez jamais été malade ?

— Jamais, répondait la vieille.

Par contre la princesse gardait beaucoup de sympathie pour Raoul. Une seule chose la choquait un peu en lui : c'est que vers quatre heures de l'après-midi, en guise de goûter, il mangeât des croûtons de pain trempés dans l'huile et frottés d'ail.

Parfois elle allait se promener seule dans la campagne, un carton à dessin sous le bras, et assise à l'ombre d'un bosquet, copiait le paysage. Puis le crayon lui échappait des mains, ses yeux se fermaient, elle se laissait aller à s'allonger sur l'herbe, et elle rêvait

longuement, jusqu'à la tombée du jour. Le cri des coqs, dans la plaine, l'aboiement des chiens, le bruit des feuillages, se confondaient dans une vaste et vague rumeur qui la berçait, et elle s'imaginait qu'elle s'envolait vers des contrées plus singulières encore que celle-ci qu'elle venait de découvrir et où elle savait bien qu'elle n'achèverait pas sa vie. Ces autres contrées, y emmènerait-elle Raoul? Il lui avait accordé un si bel été qu'elle pensait que c'était de son devoir de le récompenser et de le rendre possesseur à son tour de quelque nouvel empire. D'autres fois elle se représentait filant toute seule, et elle éprouvait une amère volupté à imaginer la déconvenue de Raoul et les consolations de sa belle-mère:

— Ne pleure pas, boulon... Cette petite, elle n'était pas de notre milieu. Elle a dû retourner à sa cour d'Angleterre.

Elle se comparaît à ces petites héroïnes de contes de fées, qui traversent toute sorte d'aventures et sont recueillies tantôt dans des châteaux agréables et d'où la fatalité les arrache trop vite, tantôt dans des milieux hostiles où elles subissent les plus atroces souffrances. Mais il arrive aussi qu'elles se trouvent prisonnières d'une musaraigne ou d'une famille de grenouilles, c'est-à-dire de gens ni bons ni méchants, seulement différents et très fiers de leur différence, non pas cruels, mais seulement un peu égoïstes et un peu vaniteux. On pourrait évidemment s'entendre avec eux et considérer qu'il y a pire malheur que de séjourner dans leur maison et de suivre leurs mœurs. Mais il est bon, cependant, de leur échapper à la fin et de s'avancer vers une nouvelle étape. Le chapitre qui raconte comment on s'est trouvé chez eux n'est pas un des plus tristes de l'histoire, mais ce n'est pas un des plus amusants. C'est un de ces chapitres qu'il faut lire et qui allongent l'histoire, qui la font plus dense, plus riche, plus variée, mais dont on ne garde ensuite qu'un souvenir indécis. Et quand l'héroïne a franchi le tunnel de ce chapitre, on pousse un léger soupir, à la fois mélancolique et satisfait, comme pour dire : « Allons, c'est la vie !

Elisabeth savait qu'elle dépasserait ainsi le chapitre des Esquerre. Mais elle ne savait pas comment. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'elle se tourmentât

à ce sujet. Après s'être comparée à une héroïne de contes de fées, elle se comparait aussi à ces voyageurs qui passent des vacances dans un hôtel pas très confortable, mais offrant par ailleurs des avantages qu'il serait injuste de méconnaître.

*
* *

Un jour qu'elle dormait ainsi, toute seule dans la campagne, elle comprit, en voyant, à son réveil, un homme debout devant elle, que la vie tournait une page et passait au chapitre suivant. L'homme était grand, vêtu d'une façon négligée, le gilet ouvert, la cravate mal nouée, mais sa physionomie indiquait de l'intelligence et de la noblesse. C'était peut-être un ange, en tout cas le messager d'une puissance inconnue. Il considérait Elisabeth en souriant et lorsque, les yeux un peu hagards, elle se souleva sur un coude comme pour lui parler, il enleva son chapeau, et ce fut lui qui parla :

—Princesse, dit-il, voilà longtemps que je vous cherchais.

— Vous ne voulez pas me photographier ? demanda la princesse avec inquiétude.

— Ce serait inutile, répondit l'homme, car j'ai déjà sur moi plusieurs de vos photographies. Me permettez-vous de m'asseoir à côté de vous ? Cette mousse paraît si molle, si délicieuse! N'ayez pas peur : je ne souhaite que de causer un peu avec vous.

— Asseyez-vous, monsieur, fit la princesse.

Et elle ajouta :

— Pourquoi portez-vous des photographies de moi?

— Pour vous reconnaître. Ne vous ai-je pas dit que je vous cherchais ? Rassurez-vous : ce n'est pas monsieur votre père qui m'envoie, ni personne de son entourage. Ce sont des gens bien plus obscurs, mais, excusez-moi, beaucoup plus intéressants.

— Oh ! fit la princesse, n'allez pas croire que je m'ennuie après ma famille.

— Vous ne désirez pas avoir de ses nouvelles ?

— Je voudrais avoir des nouvelles, mais je ne sais de qui. J'avoue que je me sens parfois un peu troublée. Je ne regrette nullement ce que j'ai fait, ni ne me soucie de savoir ce qu'on en pense. Néanmoins je ne suis pas entièrement satisfaite. Comprenez-vous cela?

— Parfaitement.

— Il me semble, poursuivit la princesse, qu'on peut m'atteindre encore. Le mieux serait d'aller au devant des difficultés, d'écrire à tout le monde, d'expliquer, de m'expliquer. Cela rétablirait une sorte de lien. Mais je ne peux pas. J'aime mieux rester là à me promener, à dormir, à faire comme si j'étais sûre qu'on ne s'occupe plus de moi. Je sais bien que c'est très dangereux, cette façon d'agir, ou plutôt de ne pas agir. Mais je suis si paresseuse !

— Voyez-vous, dit l'homme, il vous faudrait des amis.

— Peut-être, soupira la princesse pensivement. Puis :

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Vous habitez le pays ?

— Je l'habite en ce moment, répondit l'homme. Mais c'est à cause de vous, parce que j'y suis venu pour affaires, en somme. Par devoir. Ordinairement j'habite des endroits où rien ne m'appelle. Je fais comme si j'étais obligé d'y vivre : c'est merveilleux !

Il poursuivit :

— Je pars dans mon auto, je file devant moi, et brusquement, je pense : « Pourquoi n'habiterais-je pas ici ? Cet endroit est extraordinaire. J'y vivrais seul, j'y ferais d'étranges rencontres, j'y prendrais des habitudes. » Alors je m'arrête : j'achète une immense maison ou bien je loue une chambre minuscule, et j'y vis un ans, deux ans. C'est ainsi que dans toute l'étendue de l'univers j'ai choisi, pour y vivre, des endroits prodigieux.

— Et quel est, demanda la princesse, l'endroit qui vous a le plus longtemps attaché ?

— Alfortville, répondit l'homme.

La princesse s'esclaffa :

— Alfortville ? Mais ce n'est pas un endroit ! Cela n'existe pas !

— Justement.

— Mais voyons, Alfortville, n'est-ce pas dans la banlieue de Paris ? Mais c'est un endroit affreusement banal !

— Je n'habitais pas Alfortville même, mais une petite maison sur la route. N'avez-vous donc pas remarqué que, à peine vous avez quitté Paris ou Londres, le premier bout de campagne que vous apercevez vous

frappe d'une émotion plus forte et plus singulière que si vous découvriez l'Afghanistan ou l'Afrique Centrale? Là-bas, sur la route d'Alfortville, j'ai connu des papillons plus éclatants et plus libres que ceux des plus hauts sommets, et en me faisant tout petit, tout petit et extrêmement patient, j'ai fait ma promenade du soir le long de terrains vagues emplis d'étincelles, de mystères et de vapeurs. Même, une nuit, j'ai assisté à un crime. Croyez-vous que j'eusse gagné à le chercher plus loin ? Et un si beau crime ! Si ardent, si parfait ! Il y avait des palissades, une femme qui s'enfuyait et qui, comme moi, n'était pas du pays, qui, comme moi, était venue installer là quelque chose de solitaire et de marécageux. Cette femme, je l'ai revue plus tard. Et voyez comme le destin est admirable : c'est elle qui m'a donné ce qui encore vous manque aujourd'hui.

— Des amis ?

— Des amis, oui, elle m'a fait connaître des amis. Et désormais cet univers fantastique qui nous entoure, insoutenable et qu'on ne peut aborder qu'ainsi, par tout petits morceaux, cet univers est peuplé. Désormais, quand je suis dans un café d'Alfortville ou dans la salle d'attente de la gare d'Alfortville, je puis envoyer une carte postale à quelqu'un. A quelqu'un qui habite Téhéran et à quelqu'un qui habite Saint-Malo. Et alors je me porte beaucoup mieux, je me sens rassuré.

— Oui, oui, voilà ce qui me manque, fit la princesse en se levant et en s'écartant de l'inconnu. Moi, je ne me sens pas très rassurée.

L'inconnu se leva à son tour, s'approcha de la princesse et la fixa d'un regard insistant.

— Il faut, dit-il, que vous soyez des nôtres. Nous avons besoin de vous.

— Pourquoi faire ? demanda timidement la princesse.

— Rasseyons-nous, dit l'homme. A moins que vous ne préfériez marcher. Oui, il se fait tard. Je vais vous accompagner un peu. N'ayez pas peur, je ne vous veux aucun mal. Mais vous êtes la femme dont nous avons besoin. Ah ! comme ils seront heureux, lorsque je leur dirai que je vous ai enfin trouvée !

— De qui parlez-vous ? De vos amis ?

— De mes amis, oui.

Il reprit :

— N'aimez-vous pas les histoires où...

— Ah ! cria impétueusement la princesse, j'aime toutes les histoires !

— Je le savais, dit l'homme d'une voix grave. Je le savais. Toutes les histoires... Mais n'aimez-vous point particulièrement celles où il s'agit de trouver quelque chose ? Quelque chose de rare qui existe quelque part, on ne sait où, et on peut alors dérouler dans sa tête toute la mappemonde, on ne saurait deviner où se trouve cette chose, mais on se dit qu'il n'est pas impossible qu'elle se trouve quelque part. Car tout n'a pas été visité, tout n'a pas été inventorié. Ou si mal, d'une façon si négligente, si superficielle ! N'avez-vous jamais désiré vous voir chargée de trouver une de ces choses, soit la fleur qui parle, soit l'eau couleur d'or, le livre aux images qui bougent, l'oiseau qui vous appellera du nom de votre mère, le trésor qui est au cœur d'un jardin et auprès duquel on ne pénètrera qu'à une certaine heure, dans une fin d'après-midi toute suspendue, alors que rien ne bougera dans l'air et que le gravier lui-même se taira sous vos pas ? N'avez-vous jamais rêvé qu'il vous fallait absolument, sans plus tourner la tête en arrière, partir à la recherche de quelque chose de semblable et, arrivée dans une ville étrangère, interroger les gens sur cette chose, interroger les vieilles femmes, les allumeurs de reverbères, les herboristes, et puis sonner à la porte de la bibliothèque de la ville ou réveiller le curé et constater que vous aviez fait fausse route, mais qu'un espoir s'est allumé ailleurs, dans un autre coin du monde, au bout d'une forêt ? N'avez-vous...

— Si ! cria la princesse en battant des mains. Si ! J'ai voulu tout cela ; je l'ai toujours voulu. N'est-ce donc point pour cela que je suis née princesse ? Mais on me disait toujours que c'était pour autre chose.

— Et justement, fit l'homme, nous avons besoin, pour notre entreprise, d'une princesse de sang royal. Aussi, quand j'ai lu dans les journaux ce que l'on appelait votre équipée, j'ai tout de suite pensé que c'était vous, vous qui nous étiez destinée. Et j'ai immédiatement télégraphié à Téhéran. A présent la nouvelle s'est répandue dans le monde entier.

— Dans le monde entier ?

— Des feux de joie l'ont annoncée sur les plateaux du Thibet, en Chine, sur les bords de l'Amazone, partout.

— Vos amis sont donc nombreux ?

— Nous sommes déjà très nombreux, mais il ne faut pas le répéter.

— Et quel est, comment dirai-je, le but de votre association ? Cherchez-vous quelque chose, vous aussi ? L'oiseau qui chante ou qui parle ?

— Nous cherchons... dit l'homme. Et il regarda autour de lui. Ils étaient seuls, tous les deux, à la lisière d'un petit bois transparent, où l'œil se perdait dans un dédale de troncs clairs et des frissons de feuillages étouffés. De l'autre côté s'étendaient des champs de blé et de maïs. Au loin sur la route, une voiture chargée de foin, diminuait lentement. L'homme se pencha à l'oreille de la princesse et murmura tout bas :

— Nous cherchons la rose.

— La rose ? demanda la princesse.

L'homme fit oui de la tête, d'une façon expressive et en arquant les sourcils. Puis il mit un doigt sur ses lèvres et se prit à rire comme s'il venait de communiquer là un secret joyeux et surprenant.

— Alors, reprit-il, vous comprenez : pour diriger nos travaux, pour soutenir notre espoir, il nous faut une princesse. Il y avait longtemps qu'on demandait une princesse, mais on ne la trouvait pas. Une princesse de sang royal, et vierge.

— Vierge? fit Elisabeth. Ah! cela, c'est une condition que...

Et elle rougit. L'homme réfléchit un instant, puis il haussa les épaules.

— Enfin, dit-il, on ne peut pas tout avoir. Je pense qu'il suffira que vous soyez de sang royal. C'est surtout le sang qui importe dans l'affaire, puisqu'on doit vous sacrifier.

— Oh! s'écria la princesse. On doit me sacrifier ?

— Oui, mais beaucoup plus tard. Quoi? Vous y voyez un inconvénient? Songez à tout ce qui vous attend auparavant, toutes ces années, ces longues années de secret, de domination, d'amour... Votre présence dans le monde, et pour vous, notre présence à nous, vos innombrables serviteurs, répandus partout, dans l'attente de la rose... Ah! Et j'aurai été le premier, moi, le premier à vous saluer ! Moi...

Ses yeux s'emplirent de larmes et s'agenouillant devant la princesse, il baisa le bord de sa robe.

*

* *

Quelques années plus tard, en creusant une route dans les Alpes, des ouvriers mirent au jour un cercueil de cristal et, dedans, le cadavre d'une jeune femme, soigneusement embaumé et paré d'une couronne royale. C'était la princesse Elisabeth d'Angleterre: elle était morte à cause de la rose, mais personne n'en savait rien. Le gouvernement britannique refusa de l'ensevelir à Windsor, mais Raoul Esquerre, d'Agen, son légitime époux, réclama le cadavre et le fit enterrer en Agénois, auprès du corps de sa vieille mère, morte elle-même depuis peu. Raoul Esquerre mourut à son tour, et lorsqu'on voulut descendre son cercueil dans le caveau de famille, on s'aperçut que celui-ci avait été violé. La princesse avait de nouveau disparu. On présume, sans que rien de précis d'ailleurs ait autorisé pareille présomption, que la princesse a été transportée dans un pays de hauts plateaux, replacée dans son cercueil de cristal, et qu'elle est là, immobile, solitaire, à jamais consacrée par le froid. Pendant l'hiver, les neiges recouvrent entièrement le cercueil. Mais elles fondent au printemps, et le cercueil apparait, ruisselant, doré, semblable à un regard qui s'ouvrirait au fond d'un lac.

Jean Cassou.

Meester Veelson (1)

L'année où Buchanan fut élu président, Thomas Woodrow Wilson fut mis au monde, au presbytère de Staunton, dans la vallée de Virginie, par la fille d'un pasteur presbytérien. La famille était de bonne vieille souche Irlando-Ecossaise; le père était aussi pasteur presbytérien et professeur de rhétorique dans les séminaires de théologie. Les Wilson vivaient dans un univers de mots enchaînés en un firmament indiscutable par deux siècles de théologiens calvinistes.

Dieu était le Verbe
et le Verbe était Dieu.

Dr. Wilson était un homme considéré qui aimait son foyer, ses enfants, sa femme et la syntaxe correcte, et qui, chaque jour, causait avec Dieu dans les prières en famille; il éleva ses enfants entre la Bible et le dictionnaire.

Tant que dura la Guerre Civile, années de fifres et de tambours, de feux de pelotons et de proclamations, les Wilsons habitèrent à Augusta, Georgia. Tommy était un enfant retardataire. Il ne sut ses lettres qu'à neuf ans, mais dès qu'il fut capable de lire, son ouvrage favori fut le livre de Parson Weems, *Life of Washington.*

En 1870, Dr. Wilson fut nommé au Séminaire de Théologie de Columbia, dans la Caroline du Sud. Tommy alla au collège de Davidson.

Où il se découvrit une belle voix de ténor.

Puis il alla à Princeton. Il y devint orateur et éditeur du *Princetonian.*

Le premier article qu'il publia dans le *Nassan Literary Magazine* était une appréciation de Bismark.

Ensuite il fit son droit à l'Université de Virginia. Le jeune Wilson voulait être un Grand Homme, comme

---

(1) Extrait de « 1919 » (Harcourt Brace New-York).

Gladstone et les parlementaires anglais du XVIII[e] siècle; il rêvait de tenir les bancs surchargés liés par un charme magique à la cause de la Vérité. Mais l'exercice du droit l'ennuyait. Il se sentait plus à l'aise dans l'atmosphère livresque des bibliothèques, des salles de conférences, dans la chapelle de l'université. Ce lui fut un soulagement quand il abandonna l'exercice du droit à Atlanta pour accepter une bourse d'histoire à Johns Hopkins. C'est là qu'il écrivit *Congressional Governement.*

A vingt-neuf ans, il épousa une jeune fille qui avait du goût pour la peinture, (tandis qu'il lui faisait la cour il lui apprenait à prononcer l'anglais), et il fut nommé à Bryn Mawr pour enseigner aux jeunes filles l'histoire et l'économie politique. Quand il eut passé sa thèse de doctorat à Johns Hopkins, il fut nommé professeur à Wesleyan. Il écrivit des articles, commença son histoire des Etats-Unis.

Parla du haut de la chaire professorale de Vérité, Réforme, Gouvernement Responsable, Démocratie. Il gravit tous les échelons d'une brillante carrière académique et, en 1901, les membres du conseil d'administration de Princeton, lui offrirent la présidence de l'Université.

Il entreprit d'y tout réformer, se fit des amis et des ennemis acharnés, jeta l'émoi parmi les professeurs et les étudiants.

Et le peuple américain commença à trouver en première page des journaux:

Le nom de Woodrow Wilson.

En 1909 il prononça des discours sur Lincoln et Robert E. Lee.

Et en 1910

Les chefs de bande du parti démocratique de New Jersey, harcelés par les défenseurs de la morale publique et les réformateurs, conçurent la brillante idée d'offrir le poste de gouverneur à ce président d'université immaculé qui attirait de si nombreux auditoires en se posant publiquement comme champion du Droit.

Quand M. Wilson s'adressa à la Convention de Trenton qui l'avait nommé gouverneur, il avoua sa foi dans l'homme du commun, (les chefs de propa-

gande électorale et leurs rabatteurs se regardèrent les uns les autres en se grattant la tête), il continua d'une voix qui graduellement s'affermissait :

« *C'est l'homme dont le jugement doit nous servir de guide afin que, tandis que nos devoirs iront en se multipliant, tandis que nous nous sentirons en proie au trouble et à la confusion, nous puissions lever les yeux vers les hauteurs, loin de ces sombres vallées où les rocs des privilèges spéciaux projettent leurs ombres noires sur notre route obscurcie; afin que nous puissions lever les yeux vers l'endroit où, par la brêche profonde qui sépare les falaises brisées, le soleil resplendit, le soleil de Dieu,*

Le soleil destiné à régénérer l'humanité,

Le soleil destiné à la libérer de ses passions et de ses désespoirs, à l'élever jusqu'à ces hauteurs qui sont la Terre promise de quiconque est avide de liberté et de succès.

Les chefs de propagande électorale et leurs rabatteurs se regardèrent les uns les autres et se grattant la tête, puis ils lui firent une ovation. Wilson roula les pontifes et trahit les chefs de propagande; il fut élu par une majorité écrasante.

Il quitta donc l'Université de Princeton a demi réformée pour devenir gouverneur du New Jersey,

Et il se réconcilia avec Bryan.

Au banquet de Jackson Day, quand Bryan remarqua : « Naturellement, je savais que vous ne partagiez pas mon attitude sur la question de la circulation monétaire », M. Wilson répondit : « Tout ce que je puis dire, M. Bryan, c'est que vous êtes un grand, un très grand Homme. »

Il fut présenté au colonel House.

Ce Merlin amateur de la politique qui tissait sa toile à l'hôtel Gotham ;

Et à la Convention de Baltimore, en juillet suivant, la comédie de marionettes qu'avaient montée pour les délégués en sueur, Hearst et House, dans les coulisses, et Bryan tonitruant dans les couloirs, un mouchoir sur son col détrempé eut pour dénouement l'élection à la présidence de Woodrow Wilson.

Les Progressistes de Chicago, désertant Taft pour T. R., (1) assurèrent cette élection.

---

(1) Théodore Roosevelt (N. T.)

Il quitta donc l'Etat de New Jersey a demi réformé, (publicité sans merci était le mot d'ordre de la campagne de Shadow Lawn)

Et il entra dans la Maison Blanche

En qualité de vingt-huitième président.

Tandis que Woodrow Wilson remontait en voiture Pennsylvania Avenue, aux côtés de Taft, le gros plein de soupe qui, lors de sa présidence, avait jovialement annihilé les efforts réactionnaires de T. R. pour placer les affaires sous le contrôle du gouvernement.

J. Pierpont Morgan, assis dans son arrière boutique de Wall Street, faisait des réussites en fumant vingt cigares noirs par jour et maudissant les folies de la démocratie.

Wilson fustigea les grandes sociétés capitalistes, stigmatisa les privilèges, refusa de reconnaitre Huerta et envoya la milice à Rio Grande pour exercer une politique de vigilante expectation. Il publia *The New Freedom* et il faisait lui-même ses communications à la Chambre, tout comme un président d'Université s'adressant au corps des professeurs et des étudiants. A Mobile il dit:

Je tiens à profiter de cette occasion pour affirmer que les Etats-Unis ne chercheront jamais à s'annexer par la conquête un seul pied de territoire; et il fit débarquer l'infanterie de marine à la Vera Cruz.

Nous assistons à une renaissance de l'esprit public, au réveil d'une opinion publique pleine de sagesse, à une résurrection du pouvoir du peuple, au commencement d'une ère de reconstruction réfléchie... mais le monde avait commencé à pivoter autour de Sarajevo.

Tout d'abord ce fut *neutralité en pensée et en action,* puis lors du naufrage du *Lusitania,* le *trop fiers pour nous battre;* et le danger couru par les emprunts Morgan, les racontars des propagandistes anglais et français firent que tous les milieux financiers de l'Est gueulèrent pour avoir la guerre; mais la succion des roulements de tambours et des canons était trop forte; le gratin de la société suivait les modes de Paris et prenait à Londres les longs *a* anglais, et T. R. et la Maison Morgan...

Cinq mois après avoir été réélu sur la devise *Il nous a évité la guerre,* Wilson fit adopter par la Chambre le *Armed Ship Bill* et déclara que l'état de guerre existait entre les Etats-Unis et les empires centraux:

Force sans restriction ni limite, force jusqu'à l'extrême.

Wilson devint l'Etat, (la guerre est la santé de l'état) Washington son Versailles. Il emplit son gouvernement socialisé de volontaires à un dollar par an pris dans les grandes corporations et il conduisit le long défilé, hommes, munitions, épicerie, mulets, camions jusqu'en France. Chaque soir au crépuscule, cinq millions d'hommes se tenaient au port d'armes devant leurs baraquements en papier goudronné, pendant qu'on jouait pour eux *The Star Spangled Banner*.

La guerre amena la journée de huit heures, le vote des femmes, la prohibition, l'arbitrage obligatoire, la hausse des salaires, la hausse du taux de l'intérêt, les contrats à échelle et le luxe de pouvoir faire partie de la Société des Mères à l'Etoile d'Or.

Si vous souleviez quelque objection à l'idée de rendre le monde mûr pour la démocratie, on vous envoyait retrouver Debs en prison.

Le jeu finit presque trop vite. Le Prince Max de Bade plaidait pour les Quatorze Points, Foch occupait les têtes de pont sur le Rhin, et le Kaiser, hors d'haleine, courait prendre son train sur le quai de Postdam coiffé d'un haut de forme et, dit-on, paré de favoris postiches.

Avec l'aide de *Dieu tout Puissant, Droit, Vérité, Justice, Liberté, Démocratie, Droit pour les petits états de disposer d'eux-mêmes, ni indemnité ni annexions*, et avec le sucre de Cuba et le manganèse du Caucase et le Blé du Nord-Ouest et le coton de Dixie, le blocus anglais, le général Pershing, les taxis de Paris et les canons de soixante-quinze, nous remportâmes la victoire.

Le 4 Décembre 1918, Woodrow Wilson, le premier Président qui ait quitté le territoire des Etats-Unis dans l'exercice de ses fonctions, s'embarqua pour la France sur le *George Washington*.

C'était l'homme le plus puissant du monde.

En Europe on connaissait l'odeur des gaz, et la puanteur douceâtre et écœurante des cadavres enterrés trop superficiellement, et la teinte grisâtre des enfants affamés; on lisait dans les journaux que Meester Veelson était pour la paix, la liberté, les vivres en conserves, le beurre et le sucre.

Après une mauvaise traversée sur le *George Washington,* il débarqua à Brest avec tout son état-major d'experts et de journalistes.

La France héroïque était là avec ses discours, ses enfants des écoles et leurs chansons, ses maires ceints de leur écharpe rouge, (A Brest, Meester Veelson a-t-il vu les gendarmes qui, à coups de triques, repoussaient la manifestation des ouvriers des docks venus pour le saluer avec leurs drapeaux rouges?)

A la gare, à Paris, il descendit du train et, sur un large tapis rouge, entre deux haies de palmiers en pôts, de chapeaux hauts de forme, de légions d'honneur, de bustes chamarrés d'uniformes, de redingotes, de rosettes de boutonnières fleuries, il se rendit à sa Rolls Royce. (Meester Veelson a-t-il vu les femmes en deuil, les mutilés dans leurs petites voitures, les pâles visages anxieux le long des rues; a-t-il entendu l'horrible angoisse des ovations tandis qu'on l'emmenait en toute hâte, lui et sa nouvelle épouse, vers l'Hôtel Murat où, dans des chambres pleines de brocards, de pendules dorées, de meubles de Buhl et d'Amours en bronze doré, l'appartement présidentiel avait été préparé?)

Tandis que les experts réglaient la procédure de la conférence de la paix, couvraient les tables de tapis verts, arrangeaient les protocoles, les Wilsons firent un voyage pour se rendre compte par eux-mêmes : le lendemain de Noël ils furent reçus à Buckingham Palace; au Jour de l'An ils rendirent visite au Pape et au microscopique roi d'Italie, au Quirinal. (Meester Veelson savait-il que dans leurs maisons souillées par la guerre, sur la Brenta et sur la Piave, les paysans brûlaient des cierges en face de son portrait, découpé dans les journaux illustrés?) (Meester Veelson savait-il que les peuples d'Europe voyaient un défi à l'oppression dans les Quatorze Points, tout comme, quelques siècles auparavant, ils avaient vu un défi à l'oppression dans les quatrevingtquinze articles que Martin Luther avait cloué, à Wittenberg, sur le portail de l'église?)

Le 18 Janvier 1919, parmi la foule des uniformes, tricornes, aiguillettes d'or, décorations, épaulettes, ordres de mérites et de chevaleries, les Hautes Parties Contractantes, les puissances alliées et amies se réuni-

rent dans le Salon de l'Horloge, au quai d'Orsay, pour dicter la paix; mais l'assemblée plénière de la Conférence de la Paix était un lieu trop public pour qu'on y pût faire la paix, c'est pourquoi les Hautes Parties Contractantes créèrent le Conseil des Dix, se rendirent dans la Salle des Gobelins, et là, entourées par l'Histoire de Marie de Médicis, de Rubens, commencèrent à dicter la paix.

Mais le Conseil des Dix était un lieu trop public pour qu'on y put faire la paix, c'est pourquoi on créa e conseil des Quatre.

Orlando rentra chez lui fort en colère, et ils ne restèrent plus que trois: Clémenceau, Lloyd George, Woodrow Wilson. Trois vieillards qui battaient le jeu, donnaient les cartes: la Rhénanie, Dantzig, le couloir polonais, la Ruhr, le droit pour les petits états de disposer d'eux-mêmes la Saar, la Ligue des Nations, les mandats, la Mésopotamie, la liberté des mers, la Transjordanie, Shantung, Fiume et l'île de Yap: feux de mitrailleuses et incendies, famine, vermine, choléra, typhus; le pétrole était l'atout.

Woodrow Wilson croyait dans le Dieu de son père, c'est ce qu'il dit, à Carlisle, en Ecosse, aux paroissiens de la petite église congréganiste de Lowther Street où son grand-père avait prêché, un jour si froid que les journalistes assis dans les vieux bancs, avaient dû garder leurs pardessus.

Le 7 avril il ordonna au *George Washington* de se tenir sous les feux, à Brest, tout prêt à remmener la délégation américaine; mais il ne partit pas.

Le 19 avril un Clémenceau plus tranchant et un Lloyd George plus tranchant l'entraînèrent dans ce gentil petit jeu de cartes à trois qu'ils appelaient le Conseil des Quatre.

Le 28 juin, le Traité de Versailles était prêt, et Wilson dut rentrer chez lui pour expliquer aux politiciens qui, pendant ce temps, s'étaient massés contre lui au Sénat et à la Chambre, pour expliquer à l'opinion pleine de sagesse et au Dieu de son père, comment il s'était laissé rouler et jusqu'à quel point il avait rendu le monde mûr pour la démocratie et la Nouvelle Liberté.

Du jour où il débarqua à Hoboken, il resta adossé au mur de la Maison Blanche, parlant pour sauvegar-

der sa foi dans les mots, parlant pour sauvegarder sa foi dans la Ligue des Nations, parlant pour sauvegarder sa foi en lui-même et dans le Dieu de son père.

Il tendit chaque nerf de son corps et de son cerveau pas d'agence du gouvernement qu'il n'eût sous son contrôle; (quiconque n'était pas de son avis était un escroc ou un rouge; pas de merci pour Debs).

A Steattle les *wobblies* (1) dont les chefs étaient en prison, à Seattle les *wobblies* dont les chefs avaient été lynchés, abattus comme des chiens, à Seattle, quand Wilson passa, les *wobblies* s'alignèrent sur une longueur de quatre *blocks*. Debout silencieux les bras croisés, ils regardèrent le grand libéral qu'on emmenait rapidement dans sa voiture, emmitoufflé dans son pardessus, hagard de fatigue, un côté du visage tordu. Les hommes en salopettes, les pauvres diables d'ouvriers, le laissèrent passer en silence après tous les applaudissements et les ovations patriotiques qui avaient retenti sur le reste du parcours.

A Pueblo, Colorado, il n'était plus qu'un homme gris qui pouvait à peine se tenir et dont un côté du visage se contractait :

Maintenant que les brouillards de cette grave question se sont dissipés, je crois que les hommes regarderont la Vérité face à face, les yeux dans les yeux. Il y a une chose vers laquelle le peuple américain se lèvera toujours, vers laquelle le peuple américain tendra toujours la main, et cette chose, c'est la Vérité de la justice, de la liberté, de la paix. Nous l'avons acceptée cette vérité et nous nous laisserons guider par elle, et elle nous guidera, et par notre entremise, elle guidera le monde vers des asiles de tranquilité et de paix tels que jusqu'alors le monde n'en a jamais osé imaginer de semblables.

Ce fut son dernier discours; dans le train qui l'emportait à Wichita, il eut une attaque. Il renonça à sa tournée de discours qui devait gagner tout le pays à la cause de la Ligue des Nations. Après cela il ne fut plus qu'une ruine, un homme paralysé pouvant à peine parler; le jour où il renonça à la présidence en faveur de Harding, le comité du Sénat et de la Cham-

(1) Abréviation pour *Workers of the World*. (N. T.)

bre chargea Henry Cabot Lodge, son ennemi de toujours, d'aller officiellement au Capitole pour demander officiellement au bureau exécutif si le Président avait quelque message pour les Chambres réunies en séance plénière; Wilson réussit à se mettre debout, en se soulevant péniblement sur les deux bras de son fauteuil. « Monsieur le Sénateur, dit-il, je n'ai pas d'autre communication à faire, je vous remercie... bonsoir. »

Le 3 février 1924, il mourut.

John Dos Passos.

(Traduit de l'anglais par Maurice Edgar Coindreau).

Poèmes

BELLE COMME LE SANNIN

I

Cet arbre de cristal le cœur des jeunes filles.
Dans la grande fraicheur immobiles beaux arbres
Feuilles de la mer des paupières des regards
Parce que vous souriez avec cette tristesse contenue
Parce que vous souriez une fois encore
Avec au coin des lèvres comme une source
Le pli désolant d'une joie aussi fragile que l'amandier
Pareille aux arbres je vous évoque dans la lumière
Lumières des hommes des villes des passes dangereuses
Lumières des étoiles qui ne sont que votre reflet
Dans la lumière douloureuse des diamants
Dont je sertis vainement la couronne épuisante de ma vie.

II

Cet insecte le soir et ses feuillages
A l'ombre bleue des cils l'histoire du cœur
On l'écoute plus lointaine que la mer
Et la musique du sang en automne.

Comme une ville le matin
Colombes des paupières
Précieuses les eaux vives
Songent aux étoiles

Les lévriers des mains bondissent entre ses diamants,
Les roses ne cessent de mourir depuis des siècles
Depuis le sourire des branches
Aux cils du printemps.

Elle effeuille les pierres
Etoile du navigateur
Pour un chant de sirène
Pour la gorge de pigeon de l'aube tendre
Elle parlera à jamais comme les sources
Comme les yeux des chiens fidèles
Comme la fumée le soir.

Militza tes bagues sont des grenades
Dans ton rire la mort des oiseaux au ralenti.
Il est grand temps que l'amour
Dévore ce bucher de marbre.

III

Pour Mme Renée Thomas

L'aurore au goût de lait
Les larmes de la mer
L'aurore aux bracelets de sources
Prend les cailloux pour confidents.

Comme l'éveil des villages
Les yeux aimés longues glycines
Pénitentes de la rosée
Sous les perles des rossignols.

Ce paysage de l'enfance
Les biens perdus sont les plus chers
Ah ! recherchez ô, voyageuse
Ce chemin au gré du soleil
Qui vous hante comme une abeille.

IV

Celle qui n'appartient plus aux puissances de la terre
Qui ferme les yeux pour se retrouver
Qui serre les dents avec tous les feuillages de l'air contre ses lèvres
Tous les sels de la mer et des pierres entre ses dents
Toute la sève lourde et lente des herbes qui brûleront
Celle comme une colombe sacrifiée
Celle qui n'est pas plus à elle-même qu'à moi-même
Et qui meurt d'être l'espace d'un éclair
L'espace d'une étoile au ras du ciel
L'incarnation la plus fugitive la plus méprisable
La plus inoubliable de l'amour

V

Si merveilleusement pareille aux morts qui nous hantent
La voix des femmes dans les transes de l'amour
Cristal de roche avec les cloches des glycines
Avec l'aube des biches endormies.

Tout cela pour une maison
Dans les feuillages mouillés
Des rires d'enfants le soir
Et les premières lampes

Sur les broderies le visage des mères

VI

Pour Schéhérazade.

L'adolescente rêvait sur un lit de roses
Entre ses colombes et ses perruches
Et la petite perle de son oreille gauche
Pour répondre au jet d'eau.

Dans une robe l'histoire de Chine
A fil de soie au fil de l'heure
Les rivières se déroulent
Echeveaux de rires d'une jeune fille de dix huit ans.

Salut au nom des écailles de lune
Des jongleuses de la mer
Le conteur psalmodie
Entre des algues de fumée.

Fruits la plainte des violons
Dans la laine des amandes
Toute une nuit de printemps
Ouvre les paupières.

Une étoile apprivoisée en chaque diamant
Roucoule à voix douloureuse
A voix de femme de la terre
Aux approches de l'amour.

Au nom des sources et des neiges en Avril
De la grande lumière sur les vergers
Ecoutez la vie est longue comme une biche
Comme une grappe dans le soleil.

Etoiles
Demandez vous pardon
D'être les étoiles?

VII

A cause de la neige sans pareille
Sans égale et pareille au sommeil qui m'attend
Sans égale et pourtant l'égale des montagnes
Où règne le printemps qui naît pour moi dans l'ombre.

A cause de la pauvreté des montagnes
Indulgente à leur pauvreté
Trop indulgente ô fragile.

Je sais montagnes que vous désirez le soleil
Que vous n'avez pas peur de brûler une fois encore
La souffrance de vos arbres et le tourment de vos roches
De saigner d'éclater de mûrir comme les grappes de la vendange promise

Et que la cruelle lumière vous attend.

Comme une herbe vouée au feu
Lasse de la rosée et des nuits en Avril
A cause de la neige
C'est vous que j'appelle, archanges de l'aurore.

Liban, 1932 Léon-Gabriel GROS.

Le Second Épithalame

Paroles du délire de la fièvre de Roger Caillois

Pardonne-moi, Déesse Inouïe, de t'avoir prêté dans mon discours la forme, la vie et les apparences des êtres transitoires. C'est pour me faire entendre d'eux que j'ai déguisé des misérables illusions de la mort ta Réalité Personnelle de l'au-delà de la parole, et dans l'espoir que du moins ceux dont tu es l'unique désir reconnaitraient le mythe dans cette manière équivoque de s'exprimer.

Voici : elle m'a donné les sept anneaux d'argent de mon poignet gauche — donnés d'une main à l'autre, de la sienne à la mienne; et ma lassitude désire que la chair de mon bras dans sa croissance les absorbe, comme il se fait dans les arbres; donnés d'une main à l'autre, en symbole, parce qu'ils sont des cercles. Chacun dans son cercle attend l'Autre présence qu'un sortilège retient dans un cercle aussi.

Mais saura-t-on lier d'un même anneau un bras et un autre? Toujours se glisse la ruse étonnante, la volonté d'être soi, cette parole égarée dans la palmure du temps.

Ni la maladresse, ni le silence, ni la fièvre ne sont choses regrettables; et tel je suis venu, que la transparence expose et livre ; sur le quai, au-dessus des reflets de l'eau, tu m'as dit le secret de l'Anneau et peut-être tu crois être quitte, peut-être. Je t'ai appris tant de choses de moi — et de toi aussi je suis instruit, mais moins — nous avons tant de choses acceptées l'un de l'autre qu'il n'est plus possible pour nous d'être étrangers l'un à l'autre; et nous nous haïrions qu'il y aurait

encore entre nous comme une complicité contre tous, comme si sur un meurtre était scellée notre fidélité.

Pourras-tu, qui es très indifférente, me regarder, me parler, toucher ma main et voir mes yeux, toi qui ne m'as laissé que ton absence, et les sept anneaux qui sous l'étoffe sont sertis dans ma chair, tu me les as donnés en refusant de me revoir, mais es-tu sûre que ton sommeil supportera mon absence, tu veux t'entourer de mort, la mienne est déjà dans tes rêves, et tu n'y peux rien. Rien.

Je voudrais te contempler dans un miroir pour connaître si ton reflet est aussi irréel que toi; tes cheveux noient les contours de ton visage et l'on ne sait pas où tu t'arrêtes. En vérité, vous êtes très mystérieuse et je ne vous ai jamais connue autrement. C'est pourquoi tu seras revêtue d'un grand voile vert, et je te donnerai une image de moi où j'aurai les yeux fermés vers le ciel, et sur ma gorge nue ma longue main avec tes bracelets, les sept minces cercles blancs; tu la conserveras toujours. Dans la nuit, nous aurions pu nous rencontrer et il n'est pas possible de dire si à l'angle d'une rue mal éclairée nous ne nous heurterons pas, malhabiles, malhabiles. Je resterai triste et l'on dira, si quelqu'un y pense, que ma vie a été celle d'une ombre ; et tous ceux qui m'auront vu se demanderont si vraiment j'ai existé, si même mon existence fut une fois possible. Ils chercheront sur le fleuve mes pas et mon amour — mon amour en ton cœur et sur ta main. Mais toi qui seule importes, que feras-tu? et quel sera ton souvenir? toi mystérieuse, toi assoupie, tu entendis mes mots comme d'autres auparavant et tu les as trouvés pauvres ou même n'en as rien pensé; ils étaient si connus d'avance, accessoires du long du fleuve; et après ton sommeil de la nuit — moi je n'en ai pas dormi — après ton sommeil tu les as oubliés; on peut parler, vois-tu, de sommeil réparateur: tu ne sais plus si tu les as entendus. Cela me fait mal. Comment est donc ton sommeil? calme, très calme; derrière tes paupières tes yeux se reposent; on les comparera à des pierres précieuses dans un écrin de soie; tu m'en as montrées; des veines se tordaient à leur surface et en elles. Mais tes yeux ne sont pas ainsi, ils sont humides, tout mouillés; s'ils dormaient... et ils dorment comme les opales laiteuses. Tout cela est illusoire. Tu entends

encore mes mots, n'est-ce pas? Tu penses à cette aventure et peut-être tu ne comprends pas non plus: tu cherches tes anneaux; tu as cru dans ton rêve que je t'en avais rendus trois, que j'en avais gardé trois, que j'avais jeté le septième dans le fleuve sur le pont entre les deux îles ; erreur : je les avais saisis avec avidité, je les ai conservés tous les sept, ils meurtrissent la chair de mon bras. Si tu tremblais qu'ils ne soient devenus plus précieux que toi... viens les reprendre. Rassure-toi, tu es inaccessible. A toi s'adresse le Salve Regina *d'un peuple épouvanté. Je n'ai vu ni larmes ni sourires sur ton visage. Je ne sais rien. Ils se sont tous regardés deux à deux — leurs yeux dans leurs prunelles se sont reflétés indéfiniment; et ils ne s'y sont pas perdus.... ils s'éloignent sur les cailloux*

Mais tu as dit ta volonté obscure et ta parabole. Je n'ai rien répondu, j'avais la fièvre, sais-tu, une sale fièvre, et l'angoisse dans la gorge. Tu as dit ta volonté obscure et le silence de ma fièvre n'a rien fait pour que tu continues à parler. Tu porteras toujours ce silence et mes pleurs de maintenant. Ce soir-là, par compensation merveilleuse, dans un pays lointain, des gens qui ne m'ont jamais vu ont parlé de moi. Mais parce qu'en cet instant je me suis tû, tu ne franchiras plus jamais la frontière de mon silence: tu t'y heurteras comme une mouche enfermée dans une cage transparente. Et cette volonté obscure que tu ne me destinais pas, qu'elle se retourne du moins contre l'essentiel de ton existence...

Dans ta parole que le retard n'est qu'une illusion, j'avais cru voir un signe de ta peur, car tu savais qu'il t'aurait fallu mentir... mais c'était peut-être une perfidie pour avoir le dernier mot. Aucune importance d'ailleurs; je te l'ai dit: il n'est jamais besoin de comprendre, il est très nécessaire que tout soit absurde. Cependant, tu as craint ces mots qu'en même temps tu guettais comme un chat; cela même est devenu sommeil, je veux connaître ton sommeil, il est comme celui d'une plaine ou d'un lac, comme celui des éléments. Je puis le bercer en chantant cette chanson que nous venions d'entendre et qui rend possibles toutes les catastrophes; nous l'avons entendue ensemble nous en avons été si bien liés qu'aussitôt un malheur nous épousa. Et comme je te demandais quelle serait la fin

de l'histoire, si tu pourrais sortir de l'anneau, tu as dit et deux fois répété qu'elle serait très simple: comprends maintenant que dans cette simplicité réside l'épouvantable; essaie de rire, essaie donc de rire; je n'ose pas t'y inviter encore, de peur que tu ne réussisses, toi toujours différente et qui ne ressembles qu'à toi. Tu triompherais affreusement si tu savais que je ne vois pas comment naissent et meurent tes apparences sur tes cils et dans les inflexions de ta voix: vieille, vieille légende de mon ignorance. Je veux aller dans l'eau du fleuve profond.

Et pourtant c'est toi, il n'y a pas de doute, qui sur de grands escaliers as voulu me dire au revoir; tu descendis très vite, d'en bas tu me regardas, et peut-être me fis-tu signe, un signe sans signification. Mais as-tu vu mon corps noyé de détresse? es-tu venue poser ta main sur mon front? Tu laisses ma divagation continuer et rien n'est selon mon désir. Aussi je voudrais être un fou afin que personne ne me contrarie, je serais respecté comme un objet fragile, et toi-même tu m'aimerais.

J'effraierais les enfants de mon délire.

Dans le sommeil, dans la syncope, dans la mort et autres accidents, on perd conscience. C'est pourquoi nous ressemblons aux fleurs; il y a des roses rouges et des iris noirs: sens-tu ce que cela veut dire? c'est la porte ouverte à la frayeur, et mon corps, tige flexible et malade, a flotté dans l'air lourd comme une épave. Que faisais-tu pendant qu'il y mourait? Tu racontais une histoire et comme tu es belle et parfaite, sous tes phrases on aurait pu deviner, et sous tes cils, une imperceptible question. Là j'aurais placé mon espérance... toujours j'ai trop espéré.

J'ai froid, je frissonne et veux dormir: ainsi je suis sorti de la poussière pour me traîner tout le long des années. La ville est sous la nuit; les assassins, les anarchistes, la multitude des gens louches dont je partage mystérieusement le destin sentent croître avec eux la nuit et un peu de quiétude; pour moi-même, mes cheveux ont besoin de vent. J'aurais voulu avoir tort envers toi, mais tu as fait bonne garde ne laissant aucune fissure, et sans cesse tu as dit tristement que j'avais raison: c'était affirmer, à chaque fois, que nous ne nous rejoindrions jamais, et en toi tu en étais fière.

Toutes ces choses furent si creusées d'ombre qu'elles ne sont plus à la mesure du jour. Cependant tes anneaux brillent sur mon poignet moite et, naturellement, ils font du bruit quand ils remuent, naturellement. D'autres diront avec leur obscure politesse que c'est un glas. Car, vois-tu, la peur n'est pas seulement que les aiguilles d'horloge puissent à chaque instant tomber (ce ne serait rien qu'il n'y ait plus de temps), c'est aussi que les anneaux fassent du bruit ou que la boue monte autour de moi, alors que je désirerais que tu dessines mon corps dans la transparence du fleuve. Ce sont là des mots, n'est-ce pas? plus simple et plus décisif s'est infiltré l'oubli. Tu m'accusas d'aimer mon imagination, c'est pourquoi je fais ici, sans grande conviction, amende honorable. Ecoute pourtant le chant de ma folie; elle est pâle comme un astre boréal; je suis las, heureux de rage, heureux, heureux; vois, la frénésie, la teinte de plomb de ma face, mon corps qui se tord, heureux, heureux. Voici les mots qui n'ont plus de sens; je suis tout couvert d'yeux fermés: ils t'aperçoivent hésitante, douce comme toujours de ta douceur qui accable, qui me fait mal très loin. Je cherche les mots, car je ne veux pas qu'ils te rejoignent; ils seront enfermés dans les sept anneaux; toi aussi, moi aussi, chacun dans le sien, c'est ta parabole. J'irai pourtant sur le chemin que nous avons tracé: les paroles y bourdonnaient, mais en réalité nous ne parlions pas de ce qu'ils disaient; aussi ne saurons-nous sans doute jamais de quoi nous avons parlé ce soir-là. Cependant nous nous sommes compris.

De toute l'inquiétude, de toute la démence que je tisse, pas un fil que tu n'aies, dans ton anneau, tissé, et combien d'autres que je ne conçois pas. Dans tes mains et tes yeux, et tes lèvres et tes cheveux, il y a ce que tu peux faire, ce que tu choisiras. C'est ainsi qu'on choisit lentement une arme meurtrière ou un fruit. Je ne peux ni ne veux limiter tes possibilités: je me suis égaré parmi elles: elles se renvoient mutuellement mon corps comme un pauvre être ridicule qui dans une ville la nuit ne sait pas trouver un chemin parce qu'il a un peu bu, il était malheureux; car n'est-ce pas pitoyable de parler de tant de choses et sur ce ton? en vérité c'est de toi seule que j'ai parlé: comprends, tu as marché à côté de moi sans rien dire, et il est maintenant impossible

que nous sachions ce qui nous appartient en propre; c'est assez c'est bien qu'on ne puisse reculer; par aucune fente l'oubli ne viendra; je me souviens de tes questions, tu voulais tout savoir, mais il reste toujours quelque chose, mon amie, une petite douleur subtile qu'il reste à comprendre; une autre fois, mon amie; quand chaque nuit fidèlement ton ombre fraternelle viendra maintenir closes mes paupières bleuies, viendra m'aider à dormir chaque nuit plus longtemps, afin que le matin rejoigne le soir et que je ne m'éveille jamais: alors le sommeil nous contiendra comme deux enfants solennels et comme deux enfants solennels nous nous sommes souri en nous disant au revoir; pour cette unique raison je revendique la tristesse de tes yeux, tristes comme cette chanson inconnue qui force mes lèvres:

Sur le pont du navire les marins ont dansé
les marins ont dansé une danse mortelle
une danse mortelle noua leur cécité
encore une nuit, la pluie, et le bateau sombra
et le bateau sombra au pays des sirènes
au pays des sirènes où il fait très noir
où il fait très noir tous les jours du mois

mais toutes les nuits du mois, pour aider mon sommeil, ton fantôme bienveillant grandira devant mes yeux: car tu es l'endormeuse lointaine, toujours je l'ai su, depuis longtemps tes sept anneaux me l'ont dit et tes cils et ta belle chevelure; tu n'es pas frivole et curieuse, et tu ne te nourris pas çà et là des angoisses que ton jeu fait naitre; vampire, le sang que tu as bu n'a pas su rendre tes joues moins pâles. Il faut encore que tu en boives beaucoup et d'avantage, je n'en ai pas assez à moi seul.

Tu ne crois plus qu'il y a des choses bonnes ou mauvaises. Quand tu sauras aussi qu'elles ne sont pas belles ou laides, subtiles ou stupides, barbares ou délicates, utiles ou funestes, quand toutes les distinctions échoueront devant ta calme indifférence, quand tu n'auras plus ni souvenirs ni pensées ni désirs, quand tu liras respectueusement et avec joie, chaque semaine après l'avoir patiemment attendue, l'histoire de Zalilaé ou telle autre dans les journaux illustrés que les

enfants achètent six sous, alors tu m'aimeras et rien dans le monde, pas même les pierres précieuses, ni l'eau de la mer immense, ni la mort désirable, ne sera plus radieux que toi.

Or cela n'arrivera pas, car c'est éclos sur les lèvres du désir, et les ténèbres ont couvert les mots balbutiés — les jours et les nuits me traversent, mais je ne cesse de te voir vivre; de loin, mes mains se sont égarées à vouloir t'atteindre; j'ai marché sur les traces de nos pas, j'ai voulu que tu aies dormi depuis que nous nous sommes quittés, c'est-à-dire pendant que je vieillissais suffisamment pour qu'aujourd'hui tu m'écoutes. Je viens d'entendre sonner trois heures, et je pense que tu m'as parlé des cadrans solaires: voici que je retrouve le son de ta voix plus encore que les paroles que tu m'as dites, voici que je comprends que tu es aussi un grand espace idéal où les heures s'inscrivent et où la peur se noue sans peut-être que tu t'en doutes. Prends garde, le vieil attirail du romanesque n'a jamais pardonné et les heures qui te protègent sont des armes à double tranchant: cependant c'est moi qui serai comme un cadavre sous ta main palpitante car il se peut aussi qu'elles se retournent contre moi. Que tes anneaux me protègent: ils t'ont appartenu, ils ont touché ta chair, tu les as défaits pour écrire, tu as eu peur qu'ils tombent; et maintenant c'est moi qui les porte, mais je ne les défais pas pour écrire et je n'ai pas peur qu'ils tombent, ou que des mains hideuses les effleurent. Ils sont après tout les anneaux qui nous réunissent. Des toits et des rues s'étalent entre nous, je ne sais où tu habites ni ce que tu penses ni ce que tu fais, mais à travers la nuit et la ville, tes anneaux me résignent aux mains de ta présence. Ils t'apportent un amour sauvage et désolé, comme il est dit qu'on présentait la tête d'un ennemi sur un plat d'argent. C'était sur le quai aux fleurs, c'est à dire sur le quai où l'on vend les fleurs. Si j'avais un grand pouvoir sur les hommes, je défendrais sous peine de mort que l'on vende les fleurs. Ainsi apprendraient-ils, quoique d'une manière détournée, qu'elles sont très belles, et qu'elles contiennent la mort.

Comme la tête coupée, offerte sur un plat d'argent, regarde mon amour de détresse; c'est le mendiant maléfique qui va d'une ville à l'autre, d'une nuit à l'au-

tre, le semeur de mauvaise herbe, et l'amour pour toi de celui qui t'aime.

J'en appelle à tes grands yeux limpides qui sont comme l'eau du fleuve: qu'ils reconstruisent patiemment avec des débris de souvenirs le visage de ce fantoche ridicule que tu as pu connaître, et qui n'est pas moi, je te le jure, qu'au travers ils distinguent la splendeur de mon corps où les nuages qui passent font des ombres (il dort le long de la montagne, appuyé sur la hanche d'un glacier fraternel), et l'amour que j'ai pour toi et que tout au fond je suis.

Roger CAILLOIS.

ERRATUM

De la critique publiée dans notre dernier numéro sur « *Les Vases Communicants* » d'André Breton, par Jean Audard, une coquille nous a fait dire que les surréalistes ont fait preuve « d'une activité *religieuse* hautement louable ». C'est naturellement *antireligieuse* qu'il fallait lire.

Jean Audard nous fait d'ailleurs remarquer que cette note, écrite au moment même de la parution du livre d'André Breton, ne tient pas compte du dernier état des relations entre les surréalistes et les autres écrivains révolutionnaires. André Breton et ses amis travaillent, en effet, depuis plusieurs mois, d'une façon très active, à l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires.

Aubusson
ou la chicane à Duhamel

Les paysages, ils sont à la couleur de certaines pensées : des manières de symboles concrets. Tandis que je descendais vers la petite ville silencieuse entre les collines et si semblable à ce qu'elle dut toujours être, quelque secrète correspondance me mit en tête le nom de Duhamel. Or, je cherchais un lieu propice, où je pusse lui chercher querelle, mais un lieu tout à sa convenance, pétri d'amitié, de douceur, et pareil aux rythmes qui lui sont chers. Voici qu'Aubusson s'ouvrait à nous : une ville confite en grâces artisanes, en charmes et sortilèges anciens ; en traditions et en routines, en immobilité et sérénité. J'ai tantôt jeté un coup d'œil sur les ateliers déserts, où dorment les métiers de basse lisse. Dans des coins l'on peut voir encore les tapisseries récentes et vieillies déjà, et empoussiérées ; des fleurs à la Pompadour, des bergeries, des verdures et des chasses. On dirait d'une agonie — mais douce, et quasi invisible. Les artisans, ils cassent aujourd'hui des cailloux sur les routes, ou ils vont les bras ballants. Ils disaient naguère : « Voyez-vous, nous ne faisons que de l'ancien ». Mais ils meurent de trop vouloir rester semblables à eux-mêmes. Ils sont inquiets. Ils ont l'impression d'être bousculés par des forces qu'ils ne discernent même point, et en proie à quelque éhonté chantage du sort.

*

* *

O ! Duhamel, votre inquiétude, elle est bien de même nature que la leur. Et c'est sur la nature de votre inquiétude que je vous veux chercher chicane. Je vous vois gémir, cher écrivain, mais pas gémir de la bonne sorte. Avec raison dans le détail, mais à tort sur l'essentiel, au point qu'il est aisé de relever en vous de redoutables contradictions. Je vous vois

ardent en vos propos, mais au fond sans audace ; plein d'élans, d'effusions, mais en réalité immobile ; impétueux dans la critique, mais dans une critique qui ne va point jusqu'au bout, qui demeure timorée, tremblante, qui a peur de vraiment regarder le monde en face ; ami des hommes, mais cramponné à leurs basques pour les retenir, au lieu de vous mettre à leur tête et de les guider. Mais sans doute ne désirez-vous point qu'ils aillent quelque part — vers on ne sait quoi de merveilleux ou de terrible — et préférez-vous qu'ils demeurent où ils sont, voire qu'ils fassent en arrière quelques pas.

Entendons-nous : il convient de juger différemment vos activités selon qu'on les considère dans leurs intentions immédiates ou dans leurs intentions lointaines, au regard du temporel ou de l'universel, dans la pratique ou dans l'idéal, et selon que l'on veut voir en vous un critique des mœurs ou un philosophe, un moraliste ou un métaphysicien, car vous entendez bien être tout ensemble l'un et l'autre, mettre l'un et l'autre d'accord, au besoin donner le pas au second sur le premier, en tous cas ne jamais perdre la vue de l'éternel au travers de l'humain. Je me plais du moins — et telles de vos œuvres en font foi, — à imaginer qu'il en est ainsi, faute de quoi l'idée ne m'aurait point effleuré de vous chercher querelle. Or je vois bien qu'il est difficile de faire coïncider dans le vrai ces deux images de Duhamel.

Si vos activités sont licites, au regard d'une raison temporelle et un peu courte, il m'apparaît qu'elles le sont moins dans la mesure où elles se réclament d'une philosophie qui veut embrasser plus et mieux que l'immédiat. A tout le moins, vous avez tort, après avoir critiqué, de ne point passer outre, de ne point regarder au delà de votre vision, de vous en tenir trop à une série d'apparences matérielles dont le rythme vous agace, dont les effets vous semblent insupportables, et desquelles je conviens avec vous qu'elles ne sont point toutes heureuses ni plaisantes à considérer.

Mais je précise mon grief.

Vous avez raison dans l'immédiat, dans la semaine qui coule, quand vous dénoncez le machinisme et les méfaits trop évidents dont vous affirmez qu'il est la seule cause sans parvenir tout à fait à nous convaincre. Vous avez raison, en votre conscience de vieil Eu-

ropéen studieusement penché sur les idées, ami des jardins et de la musique, quand vous montrez le poing à la crasse et à la brutalité du siècle. Vous avez raison lorsque vous traitez en accusés le bruit et la vitesse, le nombre opposé à la qualité, la pauvreté des foules et de leurs plaisirs, leur ruée déréglée vers tout ce que leur propose une faculté inventive elle-même déréglée, en un mot, certaine « science sans conscience qui n'est que ruine de l'âme. »

Ne croyez point que plus que vous j'aime les films du Far-West, les hurlements du stade, les proses crachées par les rotatives, les rengaines mécanisées, la « standardisation » des esprits. D'où vient pourtant qu'à vous lire, et malgré la sympathie qu'engendrent vos écrits, je n'éprouve jamais la chaleur d'une adhésion totale, mais bien plutôt comme une sorte d'agacement né du sentiment qu'il manque en vos propos l'essentiel, et que le biais par lequel vous prenez la défense du spirituel — à laquelle tout autant que vous je suis attaché — n'est point le bon ? Aussi bien ce n'est point proprement à vos critiques du monde moderne que j'en ai, mais plutôt, et plus profondément, à l'esprit même dans lequel elles sont conçues et formulées, et qui sent d'une lieue l'homme ennemi de toute grande aventure, étranger à tout grand tourment, fermé à toute grande tentation, et qui n'aime pas, irrémédiablement pas, être bousculé. Or, il se trouve d'autres hommes —point tout à fait des barbares, qui même ont le souci vif du spirituel, le goût ardent de la civilisation, et par qui civilisation et spirituel pourront être sauvés s'ils doivent l'être — qui pensent un peu autrement, qui ne considèrent point comme un irrémédiable malheur d'être bousculés, qui d'autre part n'attachent à l'aventure d'intérêt qu'en fonction de sa portée non temporelle, de sa valeur quant aux destins de l'espèce, et qui enfin attendent d'un cœur intrépide les « scènes de la vie future ». Ceux là tirent de l'avant tandis que tire de l'arrière M. Georges Duhamel. Là est le nœud de la querelle que je vous cherche.

*

* *

Je ne voudrais point vous désobliger ni un instant manquer au respect que l'on doit à ceux que l'on admire par quelques côtés, mais il me faut bien vous

confesser que vous faites songer — d'une façon un peu simpliste peut-être, mais vous n'avez vous-même nulle répugnance pour les comparaisons simplistes et qui frappent — à ces vieillards dont on sait le refrain qui dit que « tout allait mieux de leur temps ». Je suis au regret de constater qu'il y a en vous des parties de vieillard bougon. La querelle que vous cherchez au siècle est un peu une querelle de grand père à son petit fils. Il arrive que les grands pères aient raison, ou à tout le moins produisent de bonnes raisons. Mais il serait bien étrange que la jeunesse fût dans son tort à l'endroit de la vie. J'ai peur que vous ne soyez point avec la jeunesse. Et voilà qui est grave.

*
* *

Qu'il serait donc aisé, au surplus, de vous attaquer par le moyen de vos propres armes, au prix d'un assez mince décalage dans le temps. Comme je lisais et méditais vos « Querelles de famille » — un titre excellent en vérité — l'idée me vint d'un pastiche que j'eusse peut être délibéré d'entreprendre si je possédais un vocabulaire aussi riche, un style aussi souple, une syntaxe aussi sûre que le sont les vôtres. J'eusse imaginé un Duhamel du temps de la préhistoire, un hôte des cavernes qui, dans un esprit tout semblable au vôtre, aurait dénoncé comme meurtrière la découverte du feu, ridiculisé l'homme qui le premier dressa un cheval et s'abandonna à la griserie de la vitesse, maudit l'inventeur du silex taillé, du levier, du hameçon, honni celui qui de ses mains façonna dans l'argile le premier pot, déclaré enfin qu'avant longtemps le monde serait positivement inhabitable. Mais le thème n'est point nouveau. Voltaire nous montra Rousseau à quatre pattes, mangeant de l'herbe. Bien sûr, vous ne prêchez point le retour à une nature intégrale. La nature selon vos goûts porte une date qui se situe entre 1900 et 1914. C'était là une nature supportable pour vos nerfs. Car j'entends bien que votre philosophie est plus une philosophie des nerfs et du cœur que d'un entendement dont l'unique soin est le spirituel. Il faut à votre pensée un monde nettement défini, aux couleurs de ses habitudes. C'est là le propre de bien des gens, où je vois une raison de la vaste audience qui vous est accordée.

*
* *

Cependant vous êtes pour le « progrès ». Mais pour un progrès sans mouvement apparent, un progrès joliment arrangé sous les frondaisons du jardin d'Académos.

Vous êtes révolutionnaire, mais dans le vague, chaudement, idéalement, en vertu d'une sorte de religiosité diffuse, sans appui et sans ressort, et votre courage personnel ne saurait faire de question, mais vos nerfs, vos instincts, votre éducation, vos goûts, votre raison se dressent contre la simple et fatale et naturelle évolution du monde, en sorte que vous apparaissez presque aussi étroitement conservateur que peut l'être M. Clément Vautel. Vous haïssez le mouvement qui déplace les lignes alors que tout n'est que mouvement. Vous voudriez que l'univers fût un musée, un jardin botanique, alors qu'il est un champ de bataille où à tout instant toute chose est remise en question.

Avec quel mépris vous prononcez le verbe « adapter », « s'adapter », le substantif « adaptation ». A peine leur accordez-vous droit de cité en notre langue, où il faut voir la marque et comme le raccourci de toute votre philosophie. Vous dites, plaisamment d'ailleurs, à propos des musiciens sans travail : « Qu'ils se mettent sans retard à fileter des boulons, pendant que l'auto triomphe encore... Fileter des boulons? Oui, à condition que le boulon se filète encore la semaine prochaine, ce qui n'est pas sûr. A condition que le boulon soit encore, au début de l'hiver, autre chose qu'un de ces vocables archaïques dont les encyclopédies elles-mêmes se délestent à la faveur d'une refonte. Fileter des boulons pour l'automobile? Certainement. A condition que, l'année prochaine, l'automobile ne soit pas devenue un curieux objet de musée. »

J'entends la boutade. J'entends aussi quels drames trop réels elle dénonce. Sans doute, vous avez raison, Vous avez raison contre ces drames. Mais vous avez tort à l'endroit de l'univers, qui va d'essai en essai, comme tourmenté sans cesse par l'instinct de se découvrir mieux soi-même; et c'est en vain que vous vous cramponneriez à la roue du temps pour la retenir. Pourquoi, alors, bouder à l'aventure, qui ne man-

que point, au demeurant, de grandeur?

Vous dîtes que dans un mois on ne filètera plus de boulons. Et pourquoi pas? Il nous faut en effet nous attendre à entrer dans une ère de variations continues et rapides, dans un temps de perpétuelles et nécessaires « adaptations ». Serait-il si fou d'avancer qu'alors seulement — et malgré les convulsions probables — l'humanité connaîtra sa meilleure et plus propre cadence, se dégagera mieux et plus vite qu'elle ne l'a fait dans le passé de son animalité première? Même l'esprit, pour peu qu'il ait l'audace de considérer sans ironie et sans frayeur de telles perspectives, en arrive à percevoir qu'il lui faudra désormais non seulement s'adapter plus vite à des conditions nouvelles, mais encore rechercher, pour son propre salut, les lois générales de l'adaptation dans le futur — tâche, mon dieu, assez exaltante, et plus proche de la métaphysique que de la critique des mœurs.

Tâche qui vous déplairait, j'imagine.

Haïriez-vous une civilisation perpétuellement en chemin (vers des catastrophes peut-être, mais qui ne tente rien n'a rien) et lui préféreriez-vous une civilisation assise, figée, disons le mot: morte? Nous offririez-vous vraiment, à travers les rayons de votre grand cœur, un idéal étriqué, et seriez-vous — sans le vouloir, convaincu même du contraire — une manière de traître au génie de l'espèce, aux vouloirs de la vie ? Il se peut. Et je crains bien que dans la minute même où vous croyez le mieux et le plus pleinement chanter la haute chanson du spirituel, vous ne soyez enfoncé dans le plus banal quotidien — un quotidien que vous aimez douilletement silencieux.



Excusez-moi... Votre cœur est sincère et plein d'élans ; nul mieux que vous n'a su dire les pauvres rêve des hommes, et votre Salavin restera une grande et inoubliable figure. Même ce sont, je pense, les passions et agitations du monde qui vous induisent en un idéal de non mouvement et de paix.

Prenons, voulez-vous, le chemin des collines et des bois. Gagnons ces hauteurs où s'étalent par flaques le soleil et le silence. Que les truites étaient savoureuses, tantôt, dans la vieille auberge, et les fromages odorants — et que votre présence implique de dou-

cœur, d'humaine amitié ! Dans la quiétude d'une digestion heureuse, à peine ai-je encore le sentiment d'une incursion en des terres où je vous cherchai querelle. Aimons la lumière de ce beau jour pour ce qu'elle nous apporte de candeur et d'enfance. Voyez comme la ville qui sous nos pas s'enfonce, nous montre un visage ami, vous montre un visage approbateur. Ici, maître, tout vous donne raison, tout opine à vos propos, tout applaudit à vos humeurs: l'église, les arbres, le son des cloches, le silence, la fontaine sur la place, le procureur de la république, le receveur de l'enregistrement. Ces images ont la couleur même, le rythme de vos pensées. De l'église, un cortège de baptême sort ce soir — car le monde, depuis ce matin, continue sous les mêmes signes — et cette vie pâle et menue qui s'agite dans ses langes, je crois bien qu'on l'offre, qu'on la dédie encore à votre philosophie.

Ah! que ne pouvons nous en ces lieux nous isoler de toutes choses et nous abandonner au charme de vos entretiens! Que ne pouvons-nous — cédant à quelque paresse de l'esprit — nous enfermer une fois pour toutes dans une île verte, strictement « finie », dont nous accepterions pour toujours, sans ambition, sans tourment, sans curiosité, les règles et les lois, les douceurs et les contraintes, la civilisation!

Hélas! Ici même s'appesantit, entre les collines boisées, invisible mais présente, la main d'un destin trouble — ce même destin qui rend votre cœur soucieux — et il faut bien que je vous dise deux mots encore.

Le grand mal qui est en vous, et qui est le mal même de notre temps, c'est le manque de cohésion organique, de concordance, de parallélisme entre les actes et les pensées, et pour tout dire de foi en quelque signe qui dépasse l'homme et tire vers le même point toutes ses énergies.

Le vieil organisme chrétien, dont nous sommes les rejetons, est malade, mourant, et le désordre matériel dans lequel nous vivons, s'il précipite sa ruine, on ne saurait dire qu'il en est la cause profonde. Il arrive même — et de là vient le mirage dont vous êtes le jouet — que ces déchéances s'épanouissent en délices, et les êtres de votre sorte, tout sensuels et uniquement sensuels, sont faits pour se complaire en ces oasis de scepticisme et d'indulgence, de facilité et de

douceur qui s'insinuent parfois au creux de la durée et dont votre jeunesse a connu les charmes: zones idéales pour un chrétien sans la foi qui se peut abandonner comme par jeu à de vagues élans mystiques, mais qui n'a plus rien à quoi s'accrocher lorsque le destin réapparait avec son brutal visage. Pourtant vous savez assez l'histoire, j'imagine, pour n'ignorer point que ces précieuses réussites sont éphémères.

Le drame dont on peut discerner les premiers symptômes sous la Renaissance, et qui se déroula tantôt par explosions, tantôt secrètement, ne fait aujourd'hui que se précipiter. Le christianisme et ses dérivés en sont bien l'enjeu. Même il semble que nous arrivons à la veille du jour où sera jeté l'ultime coup de dé, ce qui ne saurait aller sans tourments et grandes déchirures.

Les tapissiers d'Aubusson — qui votent pour le socialisme, ce dernier et stérile enfant d'une démocratie issue de la société chrétienne — et qui, comme vous, sont des chrétiens sans la foi, ne savent pas que leur sort demeure lié au sort de Saint Thomas d'Aquin et de Bossuet tout autant qu'au sort de Proudhon et de Jaurès, et qu'ils ne peuvent continuer de vivre selon leur vie passée qu'en tant que parcelles d'un tout organique contenant ceux-là au même titre que ceux-ci.

Sans doute, Duhamel, prenez-vous de ces réalités une conscience plus lucide qu'ils ne le font. Mais comme eux — et regrettant comme eux tant de choses qui tiennent au christianisme et avec lesquelles vous sentez bien que vous mourez — vous n'êtes ni assez chrétien pour tenter de restaurer le monde dans ses anciennes disciplines, de remonter un courant qui chaque jour s'avère plus impétueux, ni assez vivant et hardi pour forger en vous quelque foi nouvelle, d'une sève plus jeune et plus riche, par quoi donner une âme et un sens à ce qui surgit. Indécis, tourmenté, vous précipitez, par vos gémissements voilés d'ironie, la brouille, le divorce et la querelle. C'est pourquoi votre rôle le plus éminent est de nous faire penser en réaction contre vous-même.

René BONNEFOY.

Chroniques

LEON PAUL FARGUE
POETE DE PARIS

Toute l'œuvre de Léon-Paul Fargue, de l'introuvable *Tancrède* des *Poèmes* à *D'Après Paris*, en passant par *Banalité*, *Vulturne*, *Epaisseurs*, *Suite Familière* constitue un bloc, une masse indivisible. On peut affirmer qu'elle répudie toute attache étrangère, toute compromission douteuse, qu'elle porte en elle son exemple et son reflet. Admirable constance dans l'unité, fidélité plus admirable encore aux éléments dont elle est composée..

Ce sont justement ces derniers dont l'examen peut nous livrer le secret d'une conscience poétique aujourd'hui sans exemple. Nous les trouvons à l'état brut dans les *Poèmes* écrits en 1902 et seulement publiés en 1912, à l'état d'esquisse, de brouillons, d'« études », comme Fargue le dit lui-même. Ils sont mieux que la clé de l'inspiration farguienne : son assise et, lorsqu'on lira plus tard *Vulturne* ou *D'après Paris*, il ne faudra point oublier que les *Poèmes* secrétaient déjà la substance sublimisée de ces deux récents témoignages. Toute la flore et toute la faune de Fargue sont déjà contenues dans ces pages; tous les thèmes qu'il reprendra plus tard y sont déjà exposés. Le ton seul n'est pas tout à fait semblable, mais il possède ici, à un point inexprimable, sa vertu essentielle: celle de faire corps avec l'idée qu'il véhicule, de la porter au delà de son propre univers et, par le choix spécifiquement personnel du vocabulaire et le rythme intérieur de la phrase, de jeter sur elle le grand voile magique, le ciel immense des métaphores.

Il y a, dans les *Poèmes*, cette douce fièvre, cette langueur, cette fantaisie subtile, ce parti-pris de trouvailles verbales qui forment en quelque sorte, la toile de fond spirituelle de l'œuvre de Fargue. Tous les *Poèmes* évoluent dans une atmosphère idéale de songe. Un amas de nuées décantent leur coloris. Les symboles qui ne cessent de les animer ne sont point uniquement faits de mots ou d'images: ils naissent d'eux-mêmes, de la qua-

lité profonde de l'inspiration, d'une espèce de transmutation. Ils vont plus loin que les mots qui les expriment, que les images auxquelles ils font appel. Ils ne sont inhumains qu'en apparence et, une fois leur opacité vaincue, on plonge avec eux dans une humanité sensible, cordiale et magnifique.

Les effusions réticentes et pudiques, les abandons, les aveux ouatés et repliés des *Poèmes*, Fargue devait, un jour, après plusieurs années de recueillement, les reprendre, les développer. Par le plus habile des mouvements tournants, il se retrouve en face des mêmes souvenirs, des mêmes confidences. Personne n'a jamais guéri de son enfance, ni de sa jeunesse et Fargue moins qu'un autre.

Seulement, le voici aujourd'hui en pleine possession de lui-même, maître incontesté d'une forme qui n'a point sa pareille, sûr de lui, terriblement sûr de lui...

Il ne cherchera point à renouveler les motifs de son inspiration. Il se satisfera de ceux qu'il a déjà éprouvés dans les *Poèmes*, qui sont les siens et il écrira coup sur coup cinq grands livres: *Banalité*, *Vulturne*, *Epaisseurs*, *Suite Familière*, *D'Après Paris*...

Si l'on voulait caractériser d'un mot l'épanouissement dont témoignent toutes ces œuvres, le mot « concret » suffirait sans doute amplement. Les *Poèmes*, eux, nageaient dans un flot multicolore d'abstractions, planaient plus près du ciel que de la terre et le poète, la bouche un peu pincée, semblait tout juste consentir à nous livrer quelques-unes de ses rêveries. Mais le climat céleste est à la longue irrespirable et tôt ou tard, pressé par des exigences de toute nature (ne serait-ce qu'un besoin plus vif d'humanité?) le poète le néglige, l'abandonne et retourne chez les hommes. Le jeu est parfois très dangereux et l'on a pu souvent déplorer qu'il ait coûté cher à certains. Il n'a rien coûté à Fargue, au contraire, car Fargue n'est point de ceux qui abdiquent ou qui se laissent bénévolement dépouiller.

Toute l'œuvre dernière de Fargue est le prolongement concret des *Poèmes*. A leur vocabulaire volontairement imprécis, il en a substitué un autre, dont la précision n'est ni brutale, ni intempestive mais qui, dans un minimum d'intelligibilité, conserve toujours un maximum de mystère et de poésie. Il y a là un échange au moins curieux de naturalisme immédiat et d'interprétation spirituelle de ce même naturalisme. On aperçoit mal la marge qui sépare ces deux sources trop souvent ennemies. Peu importe, puisque Fargue réussit à les réconcilier.

Plus encore que dans les *Poèmes*, le vocabulaire acquiert ici une signification prépondérante. La phrase, sous son apparente bonhomie, est semée d'embûches, de surprises? Ce n'est

plus le songe qu'elle éclaire ici mais la vie, les hommes et les choses. Certes, elle ne sacrifie rien à ses vertus premières; elle est seulement plus charnue, d'un aplomb plus sûr, d'une densité poétique plus contrôlable.

*
* *

Ouvrons *D'Après Paris*, la dernière en date de ces œuvres qui peuvent représenter, pour le commun, la deuxième manière de Fargue.

Le titre d'abord est symptomatique : *D'Après Paris*. Il met tout de suite les choses à leur place, il rompt le dernier lien qui rattachait encore au ciel *Vulturne* ou *Epaisseurs*. Nous sommes ici sur la terre, — et quelle terre? Paris, le Paris de Fargue, c'est-à-dire un Paris fait de souvenirs, de réminiscences, d'allusions, de fantasmagories, un Paris comme nous supposons qu'il pouvait être aux alentours de 1890...

Il faut connaitre Fargue, l'avoir quelque peu approché pour mesurer toute la place que ce Paris-là peut tenir dans son cœur. Fargue est un de ces parisiens de la grande époque qui savaient goûter la saveur pittoresque et profonde des choses, être sceptiques sans amertume et s'attendrir à bon escient. Fargue, c'est un Paris peut-être disparu, un peu grotesque et incommode, un ville-lumière éclairée au gaz, traversée d'omnibus et de fiacres, une sorte de préhistoire.

Fargue ne triche point avec lui-même: il sait tout cela. Mais, le sachant, ayant aimé, aimant encore ce Paris perdu de son enfance et de sa jeunesse, il lui a gardé assez d'amour et de tendresse pour lui conférer la grandeur poétique dont il était avant lui dépourvu et nous le restituer, stylisé, humanisé.

C'est encore à des souvenirs que Fargue va faire appel en la circonstance. Si, chez d'autres, le souvenir demeure froid, empesé, s'il mutile l'imagination ou l'étrangle, chez Fargue il est sans cesse un stimulant de premier ordre, le nœud vital de son inspiration. C'est que l'âme de cet homme éloigne suffisamment toutes choses de nous pour qu'elles nous apparaissent transfigurées.

C'est dans un univers tout ensemble contrôlable et incontrôlable que Fargue nous transporte aussitôt. Ce Paris, ces boulevards, ces fiacres, ces omnibus, ces autobus, cette mer entrevue dans une vitrine du Bon Marché, cette Tour Eifel, ces gares, ces banlieues, certes avec un peu de bonne volonté il nous était encore possible de les situer dans le temps et l'espace. Mais il leur manquait tout de même quelque chose: cet accent de vérité,

ce halo de rêve, — cette poésie. Fargue a écrit la poésie de tout notre Paris probable, de tcut son Paris de souvenirs:

Du fond des rues, je vois venir
Les souvenirs
Que nous avions ensemble.

Fargue, « vieil argent des douces années »...

Louis EMIÉ

LA POESIE

ANTÉE par *Gabriel Audisio* (Ed. des Cahiers du Sud).

Ouvrons *Antée*, mais avant de lire demandons un enseignement au portrait de l'auteur par Etienne Bouchaud.

Bouchaud est trop « intelligent » pour ne pas avoir dit là tout ce qu'il savait de Gabriel Audisio. En peu de traits, certes, avec une louable économie. La mer, des mains qui écrivent. Et, entre ces deux notes, une figure qui, chose remarquable, ne regarde pas les mains, mais la mer ou plus exactement regarde en soi, avec des prunelles singulièrement lucides, en écoutant la mer. Et dans ce visage, fixé à un infixable moment de sa mobilité, le sourcil est une vague. Entre la tête et la main il n'y a rien, que du blanc.

Les poèmes d'*Antée* nous apprendrons sur Gabriel Audisio la même chose, dite en une langue sœur.

Il n'est sans doute pas inutile, à propos de ce livre, de revenir en arrière et d'essayer, par quelques points, de tracer la courbe du devenir poétique d'Audisio. Dix ans à peine ont passé depuis la publication de *Hommes au Soleil* et pourtant sans avoir à considérer ce recueil comme un livre de jeunesse (car il portait déjà la marque de dons qui sont de la maturité), on doit néanmoins convenir que le chemin parcouru est long. Et la courbe ascendante.

S'il fallait — et il faut — déterminer exactement le *sens* de cette évolution nous dirions qu'elle se traduit formellement par une langue plus chargée de signification, plus lourde de résonance. Quant au fond, par une attention presque toujours maintenant tournée vers le monde intérieur, un détachement presque complet de la description, ou plutôt par une nouvelle technique de la description : non plus photographique ou picturale, mais poétique tout simplement.

Voici, par exemple trois strophes. Nous les avons à dessein, choisies pour ainsi dire moyennes :

Il y a dans le jardin
Un grand calme de midi
Qui fleure bon la paresse
Et le suc du chèvrefeuille.

(Hommes au Soleil)

Mais par grâce j'ai connu
Le goût puissant de la soupe
Qui fume sur des sarments
A midi, près d'un rivage ?

(Ici-Bas)

Souvenirs et lendemains
Le bonheur et mon amour
A peine envolés retournent
S'abreuver dans mes deux mains.

(Antée)

On voit comment les mots se vident de leur sens trop précis et se chargent d'une valeur plus profonde.

En somme, il semble bien que ce qui amenuisait dans *Hommes au Soleil* le souffle d'Audisio c'était un parti-pris de sécheresse, de détachement. Pudeur ? Sentiment haïssable. Réaction ? Trop concertée ; et puis, réagir n'est pas contrarier.

Nous voyons dans les thèmes une transformation analogue. Certes, la Méditerranée n'a pas perdu sa place ; son odeur salubre parcourt toute l'œuvre d'Audisio. Ni le soleil, compagnon de la mer. Ni la jeunesse, produit de la mer et du soleil. Ni la joie de vivre que le poète a déjà si souvent chantée et qui est la dominante de son lyrisme optimiste et chaleureux.

Et cependant, si nous y regardons d'un peu plus près, nous voyons qu'en ce qui concerne les thèmes formels (mer, soleil, mer surtout) ils reviennent moins dans ces derniers vers pour eux-mêmes, que comme symboles. La mer et tout ce qui est marin fournit à Audisio un abondant répertoire d'images qui sont toutes efficaces. Je cite, entre autres, cette belle strophe :

L'âme sous le vent tire son ancre
Crochée au gouffre des mers enfuies
Et l'île d'éternité qui rôde
S'incline, prend de la gîte
Et sombre...

« Le mot lampe, a dit L. P. Fargue, est commun au lampiste et au poète ». La chose aussi, ajouterons-nous.

Mais en ce qui touche à la signification « morale » des poèmes d'*Antée*, elle est beaucoup plus émouvante que celle de tout ce qu'a écrit Audisio jusqu'à présent (hors *les Augures* qui leur sont du reste contemporains, et quelques pages d'*Héliotrope*). La cause ? Probablement la même que celle qui a influé sur la forme... ou une autre. Il n'importe d'ailleurs.

Ce n'est pas sans raison que ce recueil porte le nom du demi-dieu qui reprenait force en touchant la terre. Le poète aussi reprend force en touchant *sa terre* qui est l'univers coagulé d'un passé aux éternelles couleurs. Déjà, maintes fois, Audisio avait dit la beauté du matin, qui est renouveau et renaissance, mais jamais il n'avait eu d'accents aussi humains parce que nous percevons maintenant la cause de cette énergie « antéenne » (d'autres poèmes à côté, sont assez explicites). Elle est le produit d'une protestation violente et virile contre la menace ou la présence de la douleur, facteur de déchéance et de décrépitude. *Les Augures* (livre sur lequel je regrette de ne pouvoir dire plus ici) sont bâtis sur le même fondement.

Alors, cette joie, ce n'est plus seulement un sentiment d'enthousiasme égoïste, incompréhensible, intransmissible. C'est une leçon : l'annonce qu'il est possible de dépasser la douleur, qu'il reste encore des motifs de ne pas désespérer...

La mission du poète n'est sans doute pas autre que d'apporter ainsi aux hommes, de temps en temps, quelque évangile.

Raoul CELLY.

ROUTES, par *Marcel Abraham* (Terrasses de Lourmarin).

Voici quelques poèmes, quelques courts poèmes qui cernent avec autant de finesse que de netteté des instants choisis de la vie du poète, quelques poèmes qui répondent tous à cette nécessité intérieure à cette exigence soudaine et momentanée, absurde aussi, que nous n'osons plus nommer l'inspiration. Aucun effort, aucune peine, rien que le plaisir délicat de dessiner les contours d'un beau visage, de limiter une sensation, de fixer une image exquise, une pensée toujours légère; aucune versification, mais aucun laisser-aller: les poèmes de Marcel Abraham font parfois penser à une miniature romantique ou à un dessin de Cocteau, jamais à une esquisse. Il n'en est point dont le lecteur ne se persuade qu'il a chanté réellement, par un moment de grâce, sur une musique que le poète a peut-être oubliée, à présent qu'elle a fondu en chaque vers — soit qu'il croie voir entre la surface de l'eau et le reflet du pont glisser de vagues feuillages, soit que sa solitude l'écoute le long des rues nocturnes de Paris, soit que de belles images s'imposent à lui. Cette poésie tendre

et discrète, qui module plus qu'elle ne chante, telle la musique de Debussy, comme elle sait cacher les expériences, les connaissances de son auteur! Vocabulaire et syntaxe mallarméens, valéryens surtout, inversions savantes, négations adroites, ornements de style, mais vivifiés, rechantés: miroirs, vaine, abeille, lyres subjonctifs et démonstratifs. :

Fasse un divin toucher
Gouttes de joie et d'or.

Toute cette science aboutit à un son de cristal, à un chant d'une extrême ténuité, à ce que révèlent de plus inexplicable la poésie populaire et la poésie pure mêlées:

Artenay, Chevilly
Vous emportez mon rêve

Je n'ai rien fait de mes peines
Et j'ai perdu mes amis

Au charme de cette poésie intime, les plus délicats des amateurs de poésie seront seuls sensibles, et parmi eux ceux qui savent encore goûter Ronsard et Apollinaire.

André WURMSER.

et

LES LIVRES

ANDRÉ GIDE, sa vie, son œuvre, par *Léon Pierre-Quint* (Stock).

« *Oh Zarathustra, alles ist Lüge an mir ; aber dass ich zerbreche — dies mein Zerbrechen ist acht !* »

— ... *Du schlimmer alter Zauberer, das ist dein Bestes und Redlichstes, was ich an dir ehre dass du deiner müde wurdest und es ausspracht : ich bin nicht gross.*

(Fr. Nietzsche *Also sprach Zarathustra. Der* Zauberer)

Il est, à partir de maintenant, impossible d'étudier Gide sans avoir lu ce livre. Non seulement la première partie, qui est biographique, contient des renseignements extrêmement précieux ; non seulement la bibliographie qui est placée à la fin de l'ouvrage renferme, surtout pour les éditions étrangères, des indica-

tions introuvables ailleurs ; mais les trois autres parties, spécialement les deux dernières, relatives à la morale et à la critique sociale, recèlent des pages qui interprètent la pensée gidienne avec une pénétration très aiguë : dans ce labyrinthe de glaces et de reflets où Gide se plaît souvent à nous égarer, derrière le prisme de l'art gidien qui décompose les sentiments, les personnages et les pensées, Pierre-Quint me paraît être un guide très sûr vers la personnalité d'André Gide, si toutefois elle est saisissable, j'allais écrire, si toutefois elle existe.

La puissante influence de l'auteur de *Paludes* ne saurait suffire à dissiper mes doutes à ce sujet. Souvent les fantômes hantent l'âme des hommes plus volontiers que les réalités et il se pourrait que Gide ne fût effectivement qu'un grand fantôme, à la vérité assez consistant pour ne vouloir franchir le seuil d'aucune académie, mais trop relatif encore, élastique et subtil, pour accéder à l'existence. Qu'on ne croie pas ici à un paradoxe. En partant de la théorie ingénieuse que Pierre-Quint nous donne de l'acte gratuit et de la morale individualiste selon Gide, je vais tenter de faire comprendre dans ces quelques lignes pourquoi le doute persiste en moi sur l'actualité de Gide.

Lorsque Pierre-Quint cherche (p. 164) à définir l'acte gratuit ou l'acte libre, il indique clairement pourquoi ce doit être le sommet vers lequel Lafcadio et, en général toutes les créatures de notre auteur, y compris celles qui rédigent le *Journal des faux-monnayeurs* ou celui d'André Gide, doivent s'évertuer de toute leur force. C'est là, en effet, que se rencontreront toutes les possibilités romantiques, tous les rêves refoulés, tous les héroïsmes esquissés ; c'est là que se mettront d'accord passé et présent, conscience et inconscience, amour et désir. Et, achevant son développement sur une magnifique citation du *Prométhée mal enchaîné*, Pierre-Quint ajoute : « notre personnalité est notre raison d'être, mais à la condition que nous la sacrifiions à nous-mêmes. La création est à ce prix, et la liberté. » On ne saurait mieux dire. Toute la question est de savoir si l'acte gratuit et l'individualisme gidiens sont conformes à cette formule.

Ce sacrifice que comporte l'acte libre, ce bond en avant où se dépasse la personnalité, quand elle s'affirme totale, implique un sentiment de *tension*, de responsabilité et de foi qui est justement à l'opposé de ce qu'on peut appeler la gratuité. Pierre-Quint le remarque lui-même lorsqu'il note: « je crois que Lafcadio va trop loin quand il dit : « cette pauvre vieille dont j'ai chargé le sac sur mes épaules, je l'aurais tout aussi bien serrée à la gorge ». La liberté indifférente — gratuite — n'est qu'une fiction ou un suicide, elle n'a rien de commun avec la

liberté créatrice qui est une affirmation, et, au sens le plus fort du mot, une *intention*.

Parmi les nombreuses remarques faites par Pierre-Quint au sujet de la psychologie gidienne, deux surtout me paraissent capitales : la première est relative à la dissociation du « moi », dans laquelle Gide se complaît comme la plupart des *Journal-intimistes*. Le plus curieux et le plus admirable chez Gide, c'est que cette dissociation s'opère avec une lucidité et une précision implacables ; et, en outre, avec une ardeur, parfois un lyrisme qu'un Benjamin Constant par exemple, pourtant si proche parent de Gide, n'a jamais connus. (Voir à ce sujet surtout le chapitre I de la deuxième partie : l'examen de conscience). Mais cette dissociation n'est pas seulement une méthode et un but, elle apparaît comme une donnée étrange dès les *Cahiers d'André Walter*. Si Gide va de la morale à la psychologie, c'est que son inquiétude, sa recherche de Dieu et de l'extase, en s'approfondissant ne tarde pas à se connaître comme un sentiment d'inachèvement, de dispersion, que l'auteur des *Nourritures terrestres* a tendance à prendre pour le sentiment même de la vie.

De cette impression de désaccord peuvent bien se dégager, comme dans les *Faux monnayeurs*, d'harmonieuses dissonnances. Cette impression ne saurait, en effet, dépasser l'impressionnisme; et cela nous conduit à la seconde remarque que je voudrais souligner ; la diversité individuelle est, pour Gide, non seulement une valeur, mais une réalité absolue. « Choisir, écrit Gide, m'apparaissait non pas tant élire que repousser ce que je n'élisais pas... Je ne faisais jamais que ceci ou cela. Si je faisais ceci, cela m'en devenait aussitôt regrettable ». (p. 178-179). Comment ne pas voir qu'ici Gide *avoue* ? L'individu, l'instant, tels qu'il les conçoit sont irréparablement *isolés*. Dans ce terrible *In vino veritas* de Kierkegaard, qu'André Babelon vient de traduire, nous trouvons une conception esthétique dont Gide semble être l'illustration presque parfaite. Chez Gide, l'idée de l'homme, comme chez Kierkegaard celle de la femme, n'est bien qu'une « usine de possibilités ». On sait que pour le philosophe danois, dans la sphère esthétique qu'il oppose à la sphère éthique et à la sphère religieuse, l'instant et l'individu sont *atomistiques*. Les personnages de Gide peuvent bien être d'une diversité infinie et chacun d'entre eux d'une infinie richesse de sensations, ils n'en sont pas moins tous des atômes comme chacune de leurs sensations n'est qu'immédiate et fugitive. Il y a là quelque chose qui est le contraire de cette intentionalité indispensable à la création. Les propos, les œuvres, les conversions de Gide ne mènent nulle part ; tout cela tombe comme les étoiles d'un ciel d'été. Cet atomisme confère, par ailleurs, un caractère d'uni-

formité et de monotonie presque africaines, à toute cette diversité. Paradoxe qu'*In vino veritas* permettra de comprendre et de paraphaser.

C'est encore le même caractère atomistique que nous allons retrouver dans la morale et dans la politique d'André Gide. Par exemple, dans ses *Souvenirs de la Cour d'Assises*, évoquant le problème de la responsabilité, Gide querelle la justice sur l'usage qu'elle fait de « l'intention de nuire » prêtée à l'accusé. Comment n'a-t-il pas vu que le criminel qui agit sans motif précis, cédant à une impulsion inconsciente, est un exemple plus dangereux et plus contagieux que l'assassin parfaitement lucide ? La peine est dirigée bien plus contre un état passionnel analogue chez d'autres individus que contre l'accusé lui-même. La vertu métaphysique de la peine, personne n'y croit plus parmi les criminalistes ; il faut laisser cela à quelques magistrats sadiques ou à quelques pieux jurés. La machine sociale, avec tous ses défauts et son hypocrisie, ne fait pas l'erreur de considérer l'individu qu'elle condamne comme un atôme ; si elle se trouve en présence d'un acte gratuit, elle le considère à juste titre non comme un sommet de la puissance humaine, mais au contraire comme une faiblesse dont le déterminisme de l'inconscient pourrait peut-être rendre compte et que souvent la peur d'une sanction sociale aurait suffi à inhiber.

Mais là où éclate le caractère abstrait de l'individu selon Gide, c'est lorsqu'il prétend le séparer du milieu affectif auquel il appartient naturellement : famille, race, pays natal, etc... Il ne voit pas que la diversité des individus est due à la diversité de leurs origines. C'est par la famille, par la race, par le sang et par le sol que l'individu atteint à la diversité ; c'est au contraire en tant que personnalité qu'il participe à l'universel (1). Le pire des conformismes serait celui qui s'attacherait à l'individualisme abstrait des libéraux. Il faut bien convenir que Gide n'a pas détruit au fond de son cœur cette dernière idole. C'est peut-être par là qu'il a été conduit naturellement à prendre le capitalisme d'Etat stalinien pour un régime d'émancipation individuelle. Toute la vie de Gide, et c'est là sa grandeur, s'est passée à chercher un sens à l'individualisme ; mais en coupant l'individu de ses racines, il faisait perdre au progrès lui-même, son sens. M. Georges Gurvitch a très bien montré comment l'étatisme n'est que l'envers du libéralisme abstrait. Là où l'individu n'est qu'un atôme fermé, la communauté tendra à se

---

(1) Cette dernière formule est empruntée aux principes du groupe l'*Ordre nouveau*.

confondre avec l'Etat. De l'individu à l'Etat la distance n'est plus dès lors que fictive.

Pour mieux comprendre le vice fondamental de la morale gidienne, il n'est que de comparer le « Fay ce que vouldras » de Rabelais, à l'acte gratuit de Lafcadio. Le premier a un ressort qui est l'honneur (2). L'anti-traditionnalisme, l'anti-conformisme de Rabelais supposent une tension extrêmement forte et, bien plus qu'une inquiètude du progrès, une affirmation de la valeur humaine ; selon le mot de Nietzsche, il y a dans son âme une fanfare. Pas la moindre fanfare chez Lafcadio. Absence de révolte, dit Pierre-Quint en parlant de Gide ; je dirais plutôt *absence de ressort...* C'est cette carence qui l'a mené vers les génies hypertendus : vers Blake et surtout Nietzsche; mais c'est aussi cette carence qui le force à les trahir chaque fois qu'il essaie de les transposer. On sait que la plupart des troubles non organiques du cœur sont dus à un déséquilibre entre le système sympathique et le système nerveux central, en somme à un fléchissement de la tension vitale : c'est à un fléchissement de cette sorte, cause des plus pénibles vertiges, que conduit souvent l'influence gidienne. La plupart des conversions qu'elle provoqua par contrecoup pourraient bien n'avoir pour motif que la recherche du retour à l'équilibre psychologique, à n'importe quel prix. L'angoisse de la conversion procure, à défaut d'extase, ce sentiment de tension détruit par l'atomisme gidien. Qui sait si Gide lui-même n'a pas cédé à une tentation analogue en écrivant : « j'ai toujours marché droit devant moi, je continue... Mais à présent, j'avance en m'orientant vers quelque chose » ? On peut rejoindre le conformisme en passant par les Soviets, ainsi se rétablirait pour Gide la tension entre l'individuel et le social. Mais toute tension n'est pas un ressort, toute angoisse n'est pas féconde.

Arnaud DANDIEU.

« LA FANTASTIQUE EXISTENCE DE MARY BAKER EDDY » par *Stephan Zweig* (Stock-Ed.)

Après celle de Freud, c'est l'action de Mary Baker Eddy, fondatrice de la Christian Science, que nous conte Stefan Zweig dans son deuxième volume de « la guérison par l'esprit. »

L'Amérique qui avait donné naissance au spiritisme moderne et où fourmillent les petites sectes occultistes ou mystiques, était la terre d'élection pour cette nouvelle croyance simpliste,

---

(2) Gargantua, Chap. 57.

montée comme une affaire financière. Ce qu'il y a de remarquable, c'est sa prodigieuse réussite, dûe à la personnalité extraordinaire de sa fondatrice, Mary Baker, devenue par son troisième mariage, Mary Baker Eddy.

D'une intelligence moyenne, formidablement égoïste et autoritaire, rien sinon sa volonté de puissance ne la désignait pour prendre la tête d'un tel mouvement.

Née en 1821, elle a l'enfance d'une fillette nerveuse et volontaire ; sexuellement, elle a besoin de la présence continuelle d'un homme, mais divorce ou rompt avec ses disciples. Jusqu'à quarante ans elle cherche sa voie, jusqu'au jour où malade, elle fait la connaissance d'un mesmériste, Quimby, qui la guérit par la suggestion, lui montre l'importance de l'âme sur le corps; ce fut une révélation, elle se nourrit de sa doctrine, devient sa disciple fougueuse, quitte à l'oublier complètement lors de sa réussite. Vagabonde, sans logis, sans argent, elle a rompu avec sa famille. Elle parcourt pendant de longues années l'Amérique, faisant des disciples et travaillant sans arrêt à sa Bible, commentaire sans cesse renouvelé de la pensée de Quimby. Son premier disciple qui soigne sous sa direction, est uni à elle par un contrat sur papier timbré, prévoyant le partage par moitié des bénéfices; c'est là un trait saillant de son caractère: alors que métaphysiquement elle nie le réel, elle défend admirablement ses intérêts, amassant une grande fortune, faisant quantité de procès mesquins à des disciples schismatiques — la persécutant, dit-elle, au moyen du « malicious animal magnétisme », sa grande terreur — ou à des élèves qui ne paient pas.

Elle comprend le rôle énorme de la publicité, lance son idée comme un produit quelconque; a son journal; autour de son temple à Boston, on vend des brochures, son portrait, de la vaisselle à son effigie, mais surtout son livre, sa bible aux éditions multiples « Science und Health » base de la doctrine, fatras médicométaphysique; niant l'irréalité du mal par la seule réalité de Dieu, elle combat la croyance dans la maladie, dans le mal physique et la mort, car il n'y a pas de corps physique, l'homme étant esprit à l'image de Dieu; comme le Christ elle dit « crois et guéris. »

C'est cette doctrine dont l'effet sur les masses fut énorme ; d'abord elle est simple, Mark Twain la disait tout à fait à l'usage des imbéciles; elle n'exige de ses fidèles aucun sacrifice, leur permettant au contraire d'acquérir par son moyen la fortune; mais surtout elle s'appuie sur l'Eglise, alliée fidèle du « babbitisme » étroitement respectueux des formes religieuses.

Si au début Mary Baker Eddy n'eut que quelques disci-

ples, ouvriers fanatiques, le nombre alla en augmentant lorsqu'à Boston elle ouvrit le Massachussets Métaphysic Collège, où dans un cadre luxueux se pressent les élèves qui paient bien; les lecteurs et les patients augmentent, l'argent afflue, des millions de dollars sont demandés et trouvés pour l'édification des temples; vivante on lui construit le sien, on la divinise; le jour où elle feint de se retirer du monde c'est pour modifier la structure trop large de son église, transformer la hiérarchie afin d'être seule au sommet, d'y être la seule autorité; mais aussi pour cacher sa décrépitude physique.

En 1908, alors qu'elle a 85 ans, on inaugure le somptueux temple de Boston (le 2e) où affluent les pélerins de tous les pays; la Christian Science possède son quotidien. A l'âge de 90 ans, ruine physique, elle quitte « notre champ de visibilité ».

Après sa mort, la Christian Science s'est modérée, privée de cette grande personnalité, que fut sa fondatrice; mais restant par sa réussite le plus bel exemple que l'Amérique dure aux pauvres, ait donné de l'alliance du « Christ et du Dollar ».

R. BAUMGARTEN.

LE PASTEUR DES TRIBUS, par *Alexandre Sytine* (Trad. Ergaz, « Les jeunes Russes », (Gallimard)

L'Asie Centrale et Septentrionale absorbe une grande partie de l'énergie mise en jeu par la Révolution Russe. D'immenses et lointaines contrées de montagnes, de steppes et de lacs, en même temps qu'elles offrent leurs ressources à la défense nécessaire d'une conquête, à la préparation laborieuse d'une nouvelle vie, sollicitent des imaginations avides d'espace et d'expérience. Ouvriers, techniciens, communistes, partent, et, par le travail matériel comme par la propagande, tentent une œuvre qu'on espère avoir le droit de définir comme l'opposé de la colonisation. Les personnages de ce livre au titre bizarre ne sont pas tant les auteurs de cette action, que la masse humaine qui la subit. Sa première partie décrit la vie des tribus Kirghiz, dans une région que deux ingénieurs reconnaissent en vue de la construction d'une voie ferrée. Cette vie est dominée par deux choses : la faim, la tradition. La faim, chez les pauvres et les femmes, est à la fois intense et perpétuelle ; sa dimension est telle qu'elle absorbe toute la vie mentale, et que l'existence elle-même est définie par la chronicité d'un appétit douloureux, la rareté de l'intervention d'une très désirable satiété. La tradition est utilisée par les riches. Dictant une attitude pour chaque cir-

constance des rapports sociaux, basée sur une psychologie relativement subtile, elle joue le rôle d'une juridiction omnipotente et compliquée, chez les chefs ou « manapes », sorte de paysans fortunés et retors, qui tâchent de s'en servir de manière à acquérir, aux dépens des autres, le plus possible d'objets comestibles ou mobiliers et de droits à l'orgueil, et à qui elle impose une attention ininterrompue. Ce sont des barbares. Leurs fêtes, ripailles de moutons rôtis et de Konnuos, s'accompagnant de hableries sportives ou érotiques, de disputes à propos de femmes, de défis jetés, de sanglantes batailles au fouet, rejoignent tous les comportements barbares, ceux que décrivent les pages d'Homère et ceux que présentait, au temps du film muet, l'écran des cinémas.

L'auteur, évitant, dans une large mesure, les dialogues, les développements, voire les images inhabituelles, semble modérer lui-même, peut-être par un calcul plus ou moins conscient, les effets de sa fécondité, de son pouvoir d'évocation. Les objets disposés dans l'espace, les états d'âme qui se succèdent dans le temps, sont énumérés brièvement, avec toute la netteté souhaitable. Le charme du pittoresque, attribut d'un décor extérieur, promesse un peu courte et lointaine, est, le cas échéant, remplacé par une impression de demi-névrose, provoquée par une coïncidence particulière, dans la vie d'un personnage, dans le langage du narrateur, et dans l'esprit du lecteur, d'un mouvement interne et du passage des choses sensibles : « L'ingénieur entendit le crissement léger d'un couteau pénétrant dans la chair vive... Ce soir tout plaisait à Youry... Youry entonnait l'aigre et froid kounous et respirait la forte odeur de sueur de cheval dont était imprégnée la boisson. Même celles du sang et de la chair crue n'arrivaient point à lui inspirer le dégoût. Les lueurs rouges du feu purifiant couraient sur les visages... » Aux effets d'exotisme est substitué un compte rendu précis des mentalités. La poésie et le mystère ne disparaissent pas ; dégagés par des choses moins bruyantes, plus indubitables, ils prennent un caractère préhensible et définitif. « Les pères et les aïeux de ces jeunes gens étaient toujours restés muets autour des braises mourantes... Chacun se bornait à revivre en silence son propre chemin poursuivi à cheval à travers les glaces. Chacun n'avait vu que ce chemin dans les flammes. »

La deuxième partie expose, ou plutôt évoque, rend présentes, les transformations que la voie ferrée, en construction, commence d'apporter dans le pays. C'est une extension sous une forme nouvelle, du processus révolutionnaire. Les échanges facilités, l'organisation rationnelle, rendue possible, de la vie économique,

tendent à détruire au profit de la collectivité les privilèges de la fortune et de la naissance. Ici la retenue promotive de l'auteur se relâche, comme à un moment attendu pour cela. Le ton solennel, celui des rappels de légendes, des allusions aux réalités les plus antiques, des annonces d'aurore, qui auparavant ne s'était élevé que très discrètement, à propos de la naissance chez les bergers de l'esprit de libération, maintenant se fait plus insistant, et légèrement plus ample : le bruit des chantiers, des camions, les bouts de conversations particulières où sont émises des hypothèses sur le progrès de la voie, des opinions sur son trajet, aspect concret, privé, inclus dans le temps, du fait public que l'histoire abstraira du temps, forment, mêlés, une sorte de rumeur lyrique. Le personnage central du livre, un opulent manape, surnommé « le pasteur des tribus », se sent l'objet d'une menace étrange. Il lutte comme il peut contre l'inéluctable. Un désespoir tout nouveau alterne en lui avec des reprises de confiance, ou des manifestations encore renouvelées d'une puissance encore considérable. A mesure qu'il prend mieux conscience de sa défaite, sa rancune dépasse la portée d'une réaction politique, intéressée, à objet précis ; elle se dilate follement, devient une haine infinie, universelle, absurde. Il se tue. Auparavant, dans un épisode assez beau, deux femmes se sont affranchies de leur condition ; aux yeux d'un peuple entier, elles se sont échappées, nues, à cheval, vers un lieu indécis.

Le lyrisme relatif de la fin reste étroitement lié à la narration de phénomènes objectifs, de même que la vie intérieure du manape vaincu, directement affirmée, dégage un pathétique enseignement de sa présence, de l'intensité qu'elle offre au lecteur dans ses heures sombres. Derrière ces événements et cet être, l'auteur s'efface entièrement.

Tel est le livre d'A. Sytine, où tout est demandé aux faits, œuvre, au début, parfois un peu longue, inspirant de temps en temps un quasi ennui imposé par son thème, ou par la vie elle-même, puis, à la fin, à peine moins éloignée du documentaire que de la confidence. Son intérêt, bien entendu, n'est pas purement littéraire : il consiste peut-être surtout à suggérer d'attribuer à l'imagination, aux sens et à l'intérêt soviétiques un contenu à la mesure des territoires de l'U. R. S. S. dont il peut être exaltant de constater l'importance dans l'espace.

Jean CATESSON.

LES IDÉES POLITIQUES DE LA FRANCE, par *Albert Thibaudet* (Stock).

M. Albert Thibaudet a peut-être une âme de partisan, en matière politique, mais dans ce cas il sait très bien la cacher sous un masque de sérénité et d'impartialité qui ne laisse rien paraître. On ne peut, en effet, concevoir exposé plus dénuée de passion que son livre *Les Idées politiques de la France.* C'est que l'auteur se place à un point de vue abstrait, ce qui ne veut pas dire que son exposé manque de force non plus que d'intelligence.

Les idées politiques fondamentales sont, en France, au nombre de six, si l'on en croit M. Thibaudet. C'est beaucoup, — ceci dit sans la moindre intention d'ironie. C'est même beaucoup trop, si l'on veut bien considérer que quatre de ces idées appartiendraient à ce qu'il est convenu d'appeler les partis de droite. Si jadis, on a pu opérer une distinction valable entre le traditionnalisme et le libéralisme, je ne vois pas que cette discrimination, même si elle demeure sur le plan idéal, puisse être maintenue à présent. Conservateurs et libéraux français, jadis différenciés, se sont maintenant groupés sous la même bannière et constituent le grand parti réactionnaire. Le mouvement à gauche n'est pas seulement une formule pour réunion électorale, c'est aussi une évidence et un fait ; aussi apparaît-il un peu inutile de s'attarder aussi longuement sur des modes de pensée maintenant inertes et sans valeur. L'idée de l'industrialisme, celle qu'en langage politique, les adversaires flétrissent par l'appellation d'internationalisme des banques est beaucoup plus juste et beaucoup plus vivante aussi ; avouée ou non, elle compte un peu partout des représentants qui ont les moyens de parler haut et, par conséquent, de la rend e dangereuse.

Par ailleurs on est en droit de s'étonner qu'un chapitre n'ait pas été consacré au communisme, auquel l'auteur ne fait que distantes allusions. Si le communisme est le fils du socialisme, c'est un enfant qui s'est vite révolté contre son père au point de le considérer comme son pire ennemi. Et cela est exact d'ailleurs: l'adversaire le plus redoutable du communisme est effectivement le socialisme, puisque tous deux chassent sur le même terrain. Dérivé, donc, du socialisme, le communisme a réussi à construire son idéologie particulière, maintenant tout à fait autonome, et dont l'importance et le rayonnement, la force de persuasion et la grandeur réelle ne sauraient être méconnus. Car le communisme n'inspire pas seulement Lénine et Marcel Cachin, Litvinoff et Clara Zetkin, mais on peut bien dire que sans lui ni

le fascisme ni le nazisme n'auraient jamais vu le jour. Il est à leur origine, à leur source, et pour s'en convaincre il suffit de considérer quelle importance Hitler et Mussolini accordent, dans leur programme, à la politique sociale et les solutions qu'ils lui trouvent dans bien des cas. Il y a ainsi, dans le livre de M. Thibaudet, une lacune assez sérieuse et que l'on s'explique malaisément.

Le meilleur chapitre de tout l'ouvrage est incontestablement celui intitulé « Le Jacobinisme » et qui est, on l'a déjà deviné, consacré à l'idéologie radicale. Les traits et les aperçus les plus justes et les plus vrais abondent ; ils ont des ailes, semble-t-il, et qui les portent dans le domaine de la meilleure spéculation. Cette étude, à la fois si neuve et si nourrie, du parti politique français numériquement le plus considérable et plus encore de ses idées, est absolument remarquable et on ne se lasse pas d'en admirer la pénétration, l'intelligence aisée, la justesse des vues, ainsi que la forme souple, alerte et coulée sous laquelle ces vues sont offertes à notre propre méditation. Ici le discours, dans le vieux sens du mot, est inattaquable et chacune de ses parties s'emboîte sans effort dans celle qui la précède. Mais de toutes manières, M. Thibaudet a écrit un ouvrage clair, compréhensif, et dont le côté anecdotique ou, si l'on préfère, historique, se double constamment et s'étoffe de considérations philosophiques de la plus haute qualité.

GEORGES PETIT.

RACHEL (N. R. F.) et HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS LA GUERRE (Rieder), par *Jean Prévost*.

Les deux derniers livres de Jean Prévost, d'une nature très différente en apparence, et en apparence seulement, on va le voir, sont intéressants, à un double titre. Relativement à Jean Prévost lui-même, à sa personnalité littéraire, à son talent, d'abord. Puis, parce qu'ils constituent chacun un témoignage, et que ces deux témoignages sont concordants et, en quelque sorte, se complètent.

Il y a des écrivains qui, pour ainsi dire, s'effacent derrière leur talent ou se mêlent à lui, et qui ne possèdent pour nous d'autre valeur que leur œuvre. Il en est d'autres, dont le talent n'est pas moindre, mais dont la personnalité se marque davantage dans ce qu'ils écrivent et qui dominent leur œuvre. Ceux-là ont, à l'égard du public, une valeur qui leur est propre, que l'on pourrait qualifier d'exemplaire, et qui double et renforce celle de leurs livres. Prévost est d'entre eux. Et ses deux

derniers ouvrages indiquent une maturité grandissante. On y sent une lucidité à la fois calme et en prise directe avec la vie, une volonté de n'être ni dupe ni désespéré, une force absolument maîtresse d'elle-même, et dont le style est la sensible et solide, la pure image. On ne voit pas encore très bien, dans ces volumes qui, somme toute, présentent un bilan, où cette force veut aller, ce qu'elle va faire. Mais qu'on la sente si nettement, et si dépouillée d'entraves artificielles, cela inspire confiance. Il en est peu, parmi nous, dont on puisse en dire autant.

Un roman. Une étude historique. A propos du roman, *Rachel*, M. Jean Schlumberger note très justement, en réponse à Prévost, défendant dans sa préface, les romans qui parlent d'amour, que « ce qui semble usé, c'est le roman qui se contente de raconter, pour elles-mêmes, les fluctuations d'un sentiment, sans déboucher sur certains problèmes, et sans atteindre un certain tréfonds, un certain tragique ». Et plus loin, il ajoute : « Beaucoup de romans d'amour ne sont en réalité que des épisodes d'un « bildungs roman » que l'auteur n'a pas écrit. Encadrés dans une œuvre plus vaste, ils y auraient leur place légitime. » Que M. Schlumberger complète la lecture de *Rachel* par celle de *l'Histoire de France depuis la guerre*, il aura, dans un raccourci saisissant, les éléments essentiels de son *bildungs roman*. La faillite et l'angoisse d'une civilisation, ou plus exactement, la mue terrible de cette civilisation, pleine de forces désemparées.

Dans leur amour en porte-à-faux, faussé par les désordres du temps et de leur âme, et que Prévost peint avec une admirable *vérité*, Rachel et René montrent la même impuissance — je dis bien : *la même* — que les négociateurs du traité de Versailles et leurs successeurs. Devant une réalité qui s'est vertigineusement, et parfois monstrueusement épanouie, les hommes, encombrés de préjugés, gênés, dans l'ordre psychologique et social, par toutes les « vitesses acquises » qui gênent leurs élans les plus forts ou les plus justes, les plus forts *et* les plus justes souvent, se débattent lamentablement, trop petits pour ce qu'ils valent, trop faibles pour ce que l'évolution des choses exigerait d'eux.

Il est temps de prendre le taureau par les cornes. Des livres comme ceux de Prévost prouvent que l'on commence à voir calme et clair. La force que l'on y sent est, je le répète, de bon augure.

JEAN GUYON-CESBRON.

PARIS, DERNIER MODÈLE DE L'OCCIDENT, par *Leo Ferrero* (Rieder).

Le livre de M. Ferrero est un livre d'intellectuel — plein de fusées d'intelligence les plus brillantes — qui, parce qu'il aborde le problème de la civilisation moderne d'un point de vue d'intellectuel, et avec tous les tics et toutes les œillères propres à la culture humaniste, le traite en porte-à-faux.

Entendons-nous. Je ne veux pas dire que le problème de la civilisation moderne ne soit avant tout un problème spirituel. Je suis même de plus en plus convaincu du contraire, et je pense que la création de nouvelles valeurs — un renversement nietzschéen — est une nécessité beaucoup plus profonde et angoissante que l'organisation, pourtant urgente, des cadres économiques et sociaux de notre destinée. Mais un homme comme M. Ferrero, bien qu'il parle continuellement de la civilisation occidentale et ne néglige pas, dans son étude de la vie parisienne, de consacrer de nombreuses pages aux rapports de l'élite et de la masse, est enclin, sans s'en rendre compte, à envisager les choses sous l'angle plus étroit de la culture, et de la culture telle que l'ont nourrie, modelée, orientée, dans les pays d'Occident, et surtout dans les pays latins, l'héritage gréco-latin et le catholicisme. Or, si la place effarante qu'a prise, dans tous les débats de l'époque actuelle, le primat de l'économique et du social, est extrêmement dangereuse, il n'en est pas moins vrai que le progrès des forces matérielles — machinisme, capitalisme, etc... — ont bouleversé et considérablement élargi les bases et les éléments du problème de la civilisation.

M. Ferrero, devant le gigantesque bouillonnement à quoi nous assistons, se contente de bâtir une thèse, trop symétrique, trop ingénieuse pour n'être pas artificielle, et trop étroite. Non seulement les arguments, à force de schématisation, en sont souvent plus que discutables, mais réduite à ses lignes essentielles, l'ossature en est presque puérile. Selon M. Ferrero, les formes de civilisation se réduisent à deux types, le type athénien, plus anarchique et plus fécond, et le type romain, plus fort, mais moins souple. Leurs caractères trop nets, par les insuffisances et les excès qu'ils comportent, entraînent finalement des périls mortels. Le mérite de la civilisation française, et surtout parisienne, est de présenter alternativement les deux tendances, et, hautement, de les harmoniser. C'est séduisant, comme un discours de circonstance, adroit, original, éloquent, bien construit. Est-ce beaucoup plus substantiel, beaucoup plus sérieux ? Ce que j'ai écrit plus haut montre que je ne le crois pas.

Ceci dit, l'ouvrage de M. Ferrero abonde, *dans le détail*, en remarques fines, aiguës parfois, qui, si elles ne lui donnent pas une portée, en quelque sorte, philosophique, lui confèrent une indéniable qualité psychologique. Dans la mesure, où il se montre moraliste, M. Ferrero se révèle un excellent observateur de Paris.

Et puis la matière même qu'il agite et essaie de discipliner, les questions qu'il soulève témoignent, malgré toutes les critiques que l'on peut lui adresser, et après d'autres ouvrages — ceux d'Aron et Dandieu, par exemple — que, même lorsqu'ils raisonnent d'une façon trop classique, les hommes qui réfléchissent, de plus en plus, sentent d'une façon instinctive, ou se rendent compte consciemment de ceci : dans tous les problèmes que suscite l'élaboration de l'avenir, il y a deux points particulièrement névralgiques : l'individu et la qualité.

JEAN GUYON-CESBRON.

DE BERCK A MONTPARNASSE, par *Jean Guyon-Cesbron* (à la Revue Française, Rédier édit.)

La vraie douleur n'est pas au monde. Quelques privilégiés le savent et qu'on ne peut l'effleurer que disparaissant, trahie par son pur pouvoir qui est de tout transfigurer.

Les musiciens lui obéissent, et quelques artistes, mais sans savoir que c'est elle. On ne parle d'elle qu'avec sa propre vie, ou dans ces contes où son nom demeure inconnu.

Un enfant descend au fond de ce qu'on est convenu de nommer l'humaine souffrance. Il ne souffre pas: il espère; car il appelle encore les choses comme on lui a dit qu'elles devaient s'appeler. Un jour se lève enfin où il va s'apercevoir qu'il n'attend plus rien. On dirait qu'un refuge ne s'est ouvert que pour lui dans le fond obscur de ce qui n'est pas; et si grand que soit son cœur, il existe une nuit plus grande pour lui cacher qu'il est le cœur d'un homme. Pourquoi est-il soudain dans une vie qui ne se laisse pas dominer par le rêve? Il a trouvé une sorte d'équilibre impossible à concevoir à l'avance au sein duquel joie et douleur semblent s'équivaloir en une sorte de bercement où il est comme sollicité de tout aimer.

C'est alors que la vraie douleur se dévoile à lui comme cela qui le fait juger dérisoire la douleur quittée: une tristesse sans cause, le désespoir de tout ce qui demande en vain qu'on le comprenne, tout ce qui prendrait une voix dans l'effacement de ce qui passe.

On touche à un mystère: on s'éloigne de lui en le cherchant.

Mais on se dit qu'il fait beau, ou que la pluie tombe. La question s'éloigne.

Et soudain, parce qu'une femme est là, on sent que cette pure douleur est ce qui a sa fin dans le plaisir qu'on prend à la regarder. On sent qu'il fallait être cette chose niée, abolie pour que se découvre dans son absence pantelante la véritable qualité d'une apparition merveilleuse. Sur le visage d'un monde qui est la raison d'être de cette femme on sent que toute vie recommence.

La souffrance n'est que le fantôme de la souffrance. Le corps qu'elle nous demande, il n'y aurait qu'à s'obstiner à croire que l'on est vivant pour qu'elle le trouve dans notre cœur mal endormi. Mais lutter contre elle nous instruit si vite! Un soir, on lui a dit tout bas: « Je ne suis pas, c'est toi qui es ». On sent alors que l'amour règne à travers tout ce qui nous arrive. Car on peut l'appeler par son nom au nom de cette liberté de parler sans savoir ce que l'on dit. Et la mort est là à qui l'on crie avec entrain « Loup, y es-tu » pour écouter dans son cœur sa réponse « Je n'ai pas fini de mettre mes brandebourgs ».

Il faut découvrir tout cela dans la première partie de ce livre. Avec beaucoup de patience, car M. Guyon Cesbron a bien refermé les portes d'air pur et de vent. A peine si la vérité de l'inspiration se traduit parfois par les accents d'une sorte d'orgueil déchirant. Avoir gardé tout son pouvoir de penser, de sentir, de vivre, existe-t-il un homme au monde pour se plaindre d'avoir payé trop cher cette faveur; pour regretter d'avoir payé le don d'aimer avec des biens qui ne valent qu'en vertu de ce don?

Tout devient possible à l'être qui a vu la douleur découvrir en lui des terres nouvelles et donner des royaumes à toute l'incertitude de sa vie à venir. Monsieur Guyon Cesbron a voulu vivre tout cela justement, dont la maladie pensait faire un rêve, le cercle clos du défendu. Un reproche, tout de même: cet essai de justification. Tout bêtes qu'ils sont, les juges eux-mêmes seraient assez portés à admettre l'irresponsabilité des hommes une fois pour toutes, fauchés; non qu'on puisse assimiler ceux-ci à des fous; mais comment ne pas admettre que leur existence occupe l'univers de folie.

Ajoutons encore que la maladie révèle des choses que l'on doit, autant qu'à les comprendre, se plaire à tenir secrètes. Ells n'auraient rien à apprendre à personne, ces révélations étant le fruit et comme la raison d'être intime des existences ratées. A deux reprises, on a l'impression désagréable que l'auteur de ce livre va trop parler. Heureusement, un souvenir fait

diversion: le souvenir du beau poème qui s'est introduit à son insu à la page 103 et que voici:

Des œillades,
Une nonne
Se promène
Avec un urinoir.

Joe BOUSQUET.

FRIEDA OU LE VOYAGE ALLEMAND, par *René Jouglet* (Grasset).

Le vrai personnage de ce livre ou plutôt de cette suite d'esquisses n'est ni la jeune et sportive Frieda, ni son amant français, moins sportif qu'elle, bien sûr, mais plus sentimental et souvent passablement éberlué, mais l'Allemagne elle-même, l'Allemagne d'aujourd'hui, c'est-à-dire soixante millions d'individus honteux, tragiques, aux limites du désespoir et aux portes de la révolte, et dont on peut évidemment tout craindre. Et le voyageur français que met ici en scène M. René Jouglet, et qui, dans son innocence — ou ignorance ? — ne comptait tirer, d'un séjour de vacances parmi les forêts, les lacs et les montagnes de Bavière et embelli encore par la présence d'une gracieuse jeune fille, qu'agréments et profits, — ce voyageur qui pourrait être vous ou moi, qui s'appelle légion, est sans cesse ramené, par les manifestations presque quotidiennes dont il est le témoin, à la dure réalité de la chose politique et sociale. « Primauté du spirituel », pouvait-on écrire, il y a quelques années, avec quelque apparence de raison. « Précellence de l'économique », doit-on dire dorénavant, — et pour combien de temps encore hélas ? Aussi conçoit-on, comme l'écrit M. Jouglet lui-même à la fin de sa préface, que « cette chanson tyrolienne risque assez souvent de s'achever sur des airs plus graves ».

Néanmoins, le récit, en dépit de toutes ces sombres perspectives qui l'enserrent, se déroule dans un des plus aimables décors qui soient, dans une atmosphère délicate et laisse souvent la place à des pages charmantes, souvent empreintes d'un vif sentiment poétique, écrites sur un ton mi-humoristique mi-lyrique où se reconnaît, heureusement assimilée, l'influence de Jean Giraudoux. Des petits tableaux caractéristiques des mœurs allemandes et où l'ironie (si l'on donne à ce mot un sens de dépréciation) est à peine sensible, encadrent les épisodes sentimentaux, très « après-guerre » bien entendu, ainsi que ces scènes moins réjouissantes à travers desquelles résonne le cli-

quetis des armes, et achèvent de donner à ce livre une homogénéité très savoureuse parce qu'elle est faite d'oppositions et de contrastes.

GEORGES PETIT.

SUR UN BRISE-GLACE SOVIÉTIQUE, par *F. Sieburg* (Grasset).

D'abord, en face de l'esprit soviétique, M. Sieburg fait l'effet d'un philistin, et, pour tout dire, d'un « bourgeois » — au sens le plus péjoratif du mot. Et n'importe quel communiste, s'il veut récuser le jugement du célèbre auteur de *Dieu est-il Français*, a beau jeu, en prétendant que M. Sieburg, enlisé dans un humanisme périmé d'occidental et d'homme de Lettres, n'y comprend rien de rien. Mais, au fond, toute la question est là: pour juger la révolution bolchevique, vaut-il mieux se placer au point de vue des bolcheviks, ou au point de vue de M. Sieburg, qui ne leur conteste rien de grand, qui admet même que le trouble profond du monde moderne explique leur tentative, mais qui est saisi du côté grossier, enfantin, primaire, primitif, de leurs idées et de leurs intentions, et qui ne se demande pas sans inquiétude et sans mélancolie ce qu'il en adviendra pour l'homme ?

En effet, au fur et à mesure que sans aboutir, se prolongent et la « crise », et l'expérience russe, les problèmes posés par l'une et par l'autre perdent, sinon de leur acuité, du moins beaucoup de leur caractère massif, schématique, aveuglant. Et bien des gens peuvent se demander, comme l'auteur de ces lignes, chez qui le communisme suscita l'élan violent que provoque toujours, chez un homme viril et libre, l'esquisse d'une solution nette et la naissance d'un puissant espoir, si les soucis pressants de l'actualité n'ont pas faussé les problèmes véritables d'une vraie civilisation — si ceux-ci doivent réellement (ou simplement même, peuvent, sans péril pour les biens essentiels de l'homme) s'axer sur les questions économiques, qui ne sont que des questions de méthode et de technique. De Marx ou de Nietzsche, qui tous deux ont démasqué les mythes bourgeois, mais pour aboutir à des points diamétralement opposés, qui a raison ? Le prolétariat organisateur et investi d'une fonction à la fois fatale et messianique — ou la volonté indépendante, créatrice, souveraine, de quelques héros ?

... Et dans les impressions subjectives, artistiques, dans les descriptions, dans le style de M. Sieburg on retrouve avec plaisir et avec angoisse toute la richesse moelleuse qu'avaient jadis la vie et le voyage.

JEAN GUYON-CESBRON.

DIX ANS APRÈS, par *Henri Massis, Cahiers de la Quinzaine.* (Desclée, de Bronws et Cie).

Henri Massis a réussi ici quelques-uns des éléments du combat qu'il soutient pour sa conception de l'ordre. Il y examine certains problèmes de la vie littéraire d'un point de vue surtout intérieur et en quelque sorte domestique. Et comme il s'agit en somme plutôt de bon ordre que d'ordre, que Massis est un esprit net et courageux, ses adversaires eux-mêmes ne peuvent, en général, que contresigner la plupart des articles assemblés dans ce cahier.

Il n'est que trop vrai, en effet, que l'inflation littéraire d'après-guerre, les écarts brouillons de la spéculation publicitaire et la primauté presque despotique du roman ont déséquilibré la vie de l'esprit, de ses serviteurs et de leurs œuvres. Et la ferme prudence, le sain réalisme que Massis prêchait depuis longtemps et tant de fois, et que la dure leçon des faits est, de plus en plus, venue leur imposer, sont conformes aux vœux de tous les vrais écrivains.

Mais les fausses cartes rejetées, il reste pour chacun de savoir le jeu qu'il veut jouer et qui gagnera ?

JEAN GUYON-CESBRON.

LA CAGE AUX RÊVES, par *Monique Saint-Hélier.* (R. A. Correa).

Je crois que la « Cage aux rêves » dans laquelle Madame Monique Saint-Hélier enferme ses lecteurs, sera pour ceux-ci la plus agréable des demeures. Pour ceux d'entre eux, du moins, qui savent faire aux rêves la juste place qu'ils réclament dans notre vie, et s'ils sont trop rares aujourd'hui, eh bien tant pis pour les autres. Rarement un livre m'a donné, autant que celui de Mme Saint-Hélier, l'impression exquise que le monde se transformait autour de moi. La magie des souvenirs d'enfance revivait avec tout son éclat, toute sa puissance suggestive ; les choses n'étaient plus inertes et opaques, elles s'animaient d'imperceptibles mouvements, elles réfractaient tous les rayons de la fantaisie et elles révélaient en transparence de mystérieuses affinités. J'ai longtemps hésité à analyser ce sortilège ; je craignais, en essayant d'en préciser les conditions et les lois, de détruire le charme de ces pages, de même qu'on hésite à saisir un papillon pour examiner de près la poudre lumineuse de ses ailes et le scintillement de ses yeux visionnaires. De plus, nous nous trouvons ici, en face d'une expérience tellement profonde et tellement personnelle que la prétention de vouloir la juger avec

d'autres *catégories* que celles pensées et senties par l'auteur, apparaissait absurde.

J'ai lu et relu *La Cage aux Rêves*, et à chaque lecture nouvelle, je me suis convaincu davantage de son émouvante beauté. La qualité de ce monde intérieur qui pour Mme Monique Saint-Hélier est aussi corporel, aussi véridique que le monde des choses vues, lance perpétuellement de longs fils entre les créations de l'imagination et les résultats de l'expérience. L'éprouvé n'a pas plus de densité que le *rêvé* ; l'auteur de la *Cage aux Rêves* nous enseigne, après Shakespeare, que nous sommes « faits de la même étoffe que les rêves » et que c'est aveugle dogmatisme et classification de pédant que de vouloir tracer une ligne de séparation infranchissable entre l'inventé et le vécu. Cette ligne n'existe pas dans le livre de Mme Saint-Hélier, ou plutôt elle est infiniment mobile et souple, elle admet la transformation du phénomène en apparence et la sublimation de l'objet. Elle ne nous contraint pas plus que le monde de l'enfant ne se divise strictement en rêve et en réalité.

En nous permettant de retrouver cette vision du monde qui est le privilège de toute enfance et que l'homme ne reconquiert que dans la poésie la plus haute et la plus lumineuse, Mme Saint-Hélier rejoint les poètes qui nous touchent le plus profondément et le plus immédiatement. Chez elle, comme chez Rilke, les choses acquièrent une noblesse et une efficacité singulières, et de même que chez Hofmannsthal, la magie sans cesse présente, sans cesse agissante, remue les êtres et les objets dans de mystérieux creusets d'où jaillit alors une réalité nouvelle.

La Cage aux Rêves est une expérience trop essentielle et trop singulière pour que nous essayons de la juger avec des critères critiques. L'admirable naturel de ce livre, la pureté de son émotion, le raffinement des images, et ce mélange de discrétion et d'abandon font d'un tel livre une sorte de chef-d'œuvre (quoique je n'aime guère ce mot, je n'hésite pas à l'écrire ici). Mais il faut surtout le comprendre et l'aimer au delà et en dehors de toute littérature, pour sa valeur de confidence et d'enseignements, et surtout pour le privilège inappréciable qu'il nous confère d'amener à portée de notre perception un monde où la féerie du réel et les mirages de l'invention poétique composent harmonieusement leurs prodiges.

Marcel BRION.

LE SEPTIÈME JOUR, par *René Trintzius* (N.R.F.).

« On naît esclaves, disait naguère Tristan Bernard. L'homme a, de tout temps, asservi l'homme ; seule a changé la forme

du servage. La prise de la Bastille, la déclaration des droits de l'homme, le suffrage universel n'ont servi en définitive qu'à nous donner le change. Mais si on ne l'enchaîne plus, si l'on n'use plus envers lui du procédé élégant de la lettre de cachet, l'homme moderne, qu'il en ait conscience ou non, est le prisonnier de la machine sociale, qui ne lui dispense le droit de vivre une vie étriquée qu'au prix des meilleurs moments de cette vie. La faim a remplacé le fouet. C'est elle qui courbe l'immense majorité des hommes sous le joug des exploiteurs, dans les bagnes modernes aux multiples visages.

Parmi ces bagnes, Trintzius a choisi le plus hideux, parce que le plus médiocre, le plus implacable. Une banque... On connaît la vie misérable de ces parias en faux col, condamnés à séjourner dans des locaux malsains, surchauffés, à s'user les yeux à la lumière artificielle, à s'user le cerveau en chiffrant les revenus des riches. Ceux là, plus que tous les autres, sont esclaves. On l'a vu dernièrement, lorsqu'ils ont tenté, à leur tour, d'appuyer leurs revendications par la grève. L'obole qu'ils demandaient pour améliorer leurs salaires de misère leur fut impitoyablement refusée, et ils durent reprendre le joug et passer sous les fourches caudines. C'est dans ce bagne des impuissants que Trintzius nous fait pénétrer.

« Un enfer sans grandeur et sans feu, un enfer anémique, un enfer propre à ce temps qui, sous le masque de la liberté, enchaîne tant d'hommes...» Le service du Portefeuille, à la Banque du Nord-Ouest, dans une succursale de petite ville. Surveillés par une brute intégrale qui affiche des prétentions à l'esprit, une demi douzaine de parias des deux sexes subissent leur pénible promiscuité et s'abrutissent consciencieusement sur d'interminables listes de chiffres. Mais, ce jour-là, ils sentent moins le lourd collier. C'est samedi... Le jour où l'on est libre est proche, le jour où l'on retrouve sa dignité d'hommes... Cette première partie de l'ouvrage est de beaucoup la meilleure ; Trintzius évoque avec une grande puissance ce milieu médiocre et ses petites misères ; ses personnages sont bien dessinés, très vivants. Mais la suite faiblit. Livrés à eux-mêmes, ces esclaves pourront-ils redevenir des hommes ? Non, répond Trintzius, et je suis bien d'accord avec lui. Mais la grande misère de ses héros l'a sans doute touché. Il eut fallu, pour donner tout son sens à la malédiction du septième jour, que ce jour ne fût qu'une suite d'instants vides ; il eut fallu nous montrer ces êtres incapables de jouir en hommes libres du court répit qu'on leur laisse. Or, pour chacun d'eux, ce jour est invraisemblablement fécond en péripéties ; l'un est abandonné par sa femme, l'autre rencontre un grand amour dans un boxon, celle-ci découvre qu'elle est encein-

te, celui-ci se noie avec sa fiancée... On m'accordera que des événements de cette importance n'arrivent pas tous les jours. De sorte que tous ces personnages parfaitement réduits à l'insignifiance par l'abrutissement du métier *ont l'air de vivre*, douloureusement sans doute, mais ces douleurs, ces ennuis, ou simplement même ces surprises, c'est quelque chose qui appartient à *l'homme, et non à la machine*. Combien eût été plus pénible et *plus vrai* le récit qui nous les eut montrés, les uns comme les autres, cherchant en vain à *passer le temps;* la petite promenade familiale, la partie de loto, les vieilles plaisanteries indéfiniment ressassées, la visite prévue de l'oncle et de la tante, et, au terme de ces longues heures grises, un seul oasis : le cinéma. Et cela eût fait un livre atroce sans doute, mais puissant, un chapitre de l'humaine tragédie.

Gaston MOUREN.

LES MOUCHES D'AUTOMNE, par *Irène Némirovsky* (Bernard Grasset).

Ce sont les émigrés russes, à Paris: « Dès le matin, on fermait les volets et les croisées, et dans ces quatre petites chambres obscures, les Karine vivaient jusqu'au soir, sans sortir, étonnés par les bruits de Paris, respirant avec malaise les relents des éviers, des cuisines qui montaient de la cour. Ils allaient, venaient, d'un mur à un autre, silencieusement, comme les mouches d'automne quand la chaleur, la lumière et l'été ont passé volent péniblement, lasses et irritées, aux vitres, traînant leurs ailes mortes... »

Aucune intrigue. Une série de tableaux burinés de ce style précis et coupant familier à l'auteur de *David Golder*. Il y a surtout une hantise d'hiver et de neige qui oppresse tout le récit et lui donne son unité plus que les aventures de la famille Karine. Et c'est dans une hallucination de neige que périt le principal personnage du roman, la vieille paysanne déracinée, et qui ne peut vivre dans ce déracinement.

A. L.

LES LETTRES ETRANGERES

C., par *Maurice Baring*, traduit par M. Duproix (Stock).

On retrouve dans « C » ces personnages que M. Maurice Baring a su nous faire aimer ; des êtres étranges, d'une sensibilité trop vive et trop douloureuse pour que le bonheur leur soit possible, des velléitaires que l'action séduit et qui capitu-

lent au moment de conquérir le succès ou l'amour, qui révèlent une personnalité en demi-teinte, plus intense que ne le croit le lecteur superficiel, parce que dans ce détachement même se dissimule l'opération d'une force positive. Positive, mais non dirigée vers le dehors. Il semble que chez tous les héros de Maurice Baring, il y ait plus encore que de l'impuissance à être heureux, l'impuissance même à vivre, sinon d'une vie entièrement repliée sur elle-même, intériorisée à tel point que tout contact avec le dehors est en définitive, douloureux et inefficace.

Cela donne à tous ses livres une atmosphère singulière et infiniment séduisante, qui atteignait au chef-d'œuvre dans « Daphné Adeane », et à laquelle « C. » doit le meilleur de son charme. La parenté qui existe entre tous, — ou presque tous — les héros de Maurice Baring est un exemple surprenant de cette sorte d'*âme collective* qu'un écrivain prête fréquemment à tous ses livres. Le héros de la « tunique sans couture », aussi bien que ce Caryl, réduit depuis son enfance à sa seule initiale « C. », sont, sans doute, les types les plus caractéristiques de ces êtres bizarres et charmants qui traversent la vie comme un rêve — et qui paraissent préférer, d'ailleurs, le rêve commode et harmonieux aux discordances et aux rugosités de l'existence réelle.

Il fallait pour animer ces personnages en camaieu et leur donner le relief que nous trouvons dans ces livres, le talent à la fois exquis et fort de Maurice Baring. Magistralement, il est parvenu à donner aux demi-teintes, un éclat et une puissance suggestive que possèdent rarement les couleurs franches, et ce demi-jour qui enveloppe ces livres, ce crépuscule des âmes et des esprits manifeste une richesse de nuances d'une étrange et fascinante beauté.

LE PRÊTRE ET SES DISCIPLES, par *Hyakuso Kurata* (Rieder)

Le lecteur qui ne connaît pas Hyakuso Kurata et son œuvre peut croire, en lisant « Le Prêtre et ses Disciples » qu'il s'agit d'une ancienne pièce de l'époque mystique Zen tant elle nous ramène dans la tradition du vieux bouddhisme. Or Kurata est un homme d'aujourd'hui, un de ces jeunes écrivains japonais qui représentent le néo-idéalisme de l'école Shirabaka dans un pays complètement abandonné hier encore au naturalisme ou au romantisme. Cherchant à établir une conciliation entre le bouddhisme, le christianisme et l'hellénisme, — un des plus importants ouvrages de Kurata est justement « Le chemin de l'accord entre l'hellenisme et le christianisme » —, ces jeunes

penseurs et ces jeunes artistes essaient de surmonter le désordre actuel en restaurant les « valeurs spirituelles ». Admirable entreprise, dont « Le Prêtre et ses Disciples » (traduit par Kuni Matsuo et Steinilber Oberlin) signifie l'événement capital. La vieille légende à laquelle est empruntée ce drame a pour thème principal le grand précepte bouddhique qu'il ne faut rien exclure, que tout doit prendre sa place dans l'ordre du monde et, à sa manière, parvenir à la perfection. La doctrine de Shinran oppose au pessimisme antérieur cette immense loi d'amour et de salut qui se résume dans la formule d'adoration à Bouddha dont M. Romain Rolland écrit dans sa préface que, « imprimée dans le cœur, elle inclut toutes les pures énergies de l'esprit : l'amour pour tous les êtres, l'indulgence envers tous, l'acceptation courageuse et sincère de la vie, la vérité absolue, la paix universelle. C'est réaliser déjà sur la terre le Bouddha. C'est le salut vivant, goûté par anticipation et rayonné sur les autres. Il n'est pas le privilège d'un petit nombre d'élus. Il est ouvert à tous ».

Lisons « Le Prêtre et ses Disciples ». C'est une belle leçon d'amour, de tolérance, de sacrifice, de patience : la force spirituelle opposée à la force matérielle : l'âme triomphant par l'amour et réalisant ainsi la connaissance parfaite. Peut-être est-ce la leçon dont nous avons besoin !

MYSTÈRES, par *Knut Hamsun*, traduit par G. Sautreau (Rieder).

« Mystères » compte parmi les livres les plus beaux et les plus singuliers de Knut Hamsun. Jamais la philosophie de la vie du grand écrivain norvégien ne s'est exprimée avec autant de puissance et de fantaisie. Ce plan réaliste qui, si souvent dans ses romans sert de support au plan fantastique, disparaît ici presque complètement. Toute connexion logique semble avoir disparu d'entre les êtres, et chez l'individu lui-même une sorte de divine inconscience remplace le raisonnement. Je dis divine, parce que c'est à ce moment-là que l'individu se trouve et se réalise lui-même. Dans l'acte absurde et irraisonné, qui est pure impulsion, et qui est justement cet acte qu'il fallait qu'il accomplit à ce moment pour répondre à quelque calcul préalable de la destinée, nous reconnaissons l'acte pur, la gratuité totale, et peut-être un obscur désir de s'échapper de l'humanité morne et limitée pour s'élancer vers une vérité supérieure vaguement entrevue.

Que veulent ces personnages ? Que cherchent-ils ? Rien que nous puissions connaître parce qu'ils le poursuivent sur un

domaine bien différent de celui où nous avons l'habitude de nous mouvoir. Ils sont les fils de cette nature nordique démesurée et paradoxale, dont la seule mesure est l'excès et qui inspire, à certaines heures, le désir irrésistible d'aller tout au fond des idées, au fond des actes. Et sans cet espoir de retour qui gâte irrémédiablement nos pensées et nos actes. Peut-être sont-ils animés aussi d'un vague désir de se perdre, pour se retrouver dans un monde plus clair, plus lumineux, plus vrai, plus libre. Désir qui est sans doute ce que l'homme possède de meilleur et auquel il n'ose presque jamais donner libre carrière. Les personnages de Knut Hamsun osent tout, dans un magnifique élan de folle aventure. Ils sont au delà de la norme et de la raison, tantôt livrés au pur instinct et tantôt au pur caprice (et combien souvent le caprice est un masque de l'instinct). Ils vivent intensément, passionnément, ils vivent. Excellente traduction de M. Georges Sautreau.

LE ROMANTISME ALLEMAND, par *Ricarda Huch* (Grasset).

Le livre de Mme Ricarda Huch, parfaitement traduit par M. André Babelon, représente sous une forme infiniment originale les éléments spirituels et esthétiques du romantisme allemand. Plutôt que d'étudier ce mouvement poétique et philosophique, auteur par auteur, Mme Ricarda Huch a mieux aimé tracer de grandes clairières dans la forêt des idées et des œuvres et dégager les lignes principales, les courants essentiels, les idées communes que l'on retrouve chez presque tous les écrivains de cette époque. Son livre a gagné en valeur générale ce qu'il a perdu en clarté, et il ne remplace pas encore le livre que nous attendons encore en France où le romantisme allemand serait étudié d'une façon plus analytique. J'aime beaucoup l'ouvrage de Mme Ricarda Huch qui est en même temps qu'un monument d'érudition, une source féconde d'idées neuves. Il n'est malheureusement utilisable que pour ceux-là mêmes, qui connaissent assez bien déjà les principaux problèmes du romantisme allemand, et je crains qu'il ne décourage certains qu'une autre disposition du livre aurait plus utilement éclairés. Mais tel qu'il est, il nous apporte des renseignements extrêmement précieux et nous devons féliciter le traducteur qui a transformé en un français élégant et limpide, l'allemand assez complexe et nuageux de l'auteur ; et aussi l'éditeur qui, dans une collection où il s'efforce de surmonter la médiocrité et la banalité générales, a inscrit après le Nietzsche de Mme Lou Andréas Salomé, les Romantiques allemands de Madame Huch. Cet ouvrage incitera-t-il à lire et à relire ces écrivains oubliés

de beaucoup, Tieck, Brentano, Arnim, Schleiermacher, Schelling, Novalis, Euchendorff ?... Espérons-le puisqu'en ce même moment une nouvelle collection de romantiques paraît aux éditions Denoël et Steele sous la direction de M. Edmond Jaloux — ce qui est un gage d'excellence et de perfection, — et débute avec les contes exquis de Tieck.

LA COUPE D'OR ET AUTRES CONTES, par *Louis Tieck*, traduits par Albert Béguin. Préface d'Edmond Jaloux. (Denoël et Steele).

Il y a dans le « maerchen » allemand une vertu d'irréel, de fantastique, et, en même temps, de familiarité, d'humour, qui le rend difficilement intelligible au lecteur français. Plus encore que la poésie qui met en mouvement, elle, les émotions générales et les sentiments universels, cette forme du « conte » spéciale à l'Allemagne me paraît la moins capable de s'acclimater parmi nous. De tous les conteurs romantiques, E. Th. A. Hoffmann seul a bénéficié ici d'une certaine renommée ; mais c'est parce qu'on ne l'a pas exactement compris, et on l'admire pour des raisons assez étrangères à celles qui constituent l'essence même de son génie. Quant à Eichendorff, Tieck, Arnim, Brentano, Wackenroder, Moerike, Fouqué, on connaît à peine leurs noms.

Ce volume qui ressuscite chez nous l'étrange et bon Ludwig Tieck dans une traduction parfaite de M. Albert Béguin qui s'est admirablement assimilé le style des romantiques et qui le transpose en français en respectant cette sorte de délire visionnaire et de prosaïsme matériel qui s'y associent souvent, fera-t-il cesser le malentendu ? Je n'ose l'espérer. Il faut en effet pour lire Tieck une sorte d'état de grâce qu'il est bien difficile de réaliser aujourd'hui ; il faut se faire un cœur d'enfant, à la fois naïf et perspicace, il faut deviner les intentions et se garder de surcharger les symboles ; il faut s'abandonner enfin — c'est peut-être la chose la moins aisée pour un Français ! — à cette fantaisie gratuite et aimablement extravagante, se laisser porter, caresser, étonner, ne pas contrôler ses émerveillements ni analyser son plaisir jusqu'au moment où le livre achevé nous laisse une sorte d'ivresse rêveuse qui est la conséquence délicieuse du « maerchen ».

Lorsque ces conditions se trouvent favorablement réunies, une histoire comme « le Runenberg », « Eckbert le Blond » et « les Elfes » perd cet aspect exquisement suranné que nous sommes tentés d'abord de comparer aux peintures de Moritz von Schwind ou aux gravures de Tony Johanot pour révéler enfin

son véritable secret. L'impression d'éloignement que nous avions éprouvée d'abord disparaît ; l'allégorie reste fraîche et actuelle parce qu'il s'agit ici des inquiétudes les plus universelles et des passions éternelles du cœur humain. Le voile féérique laisse deviner en transparence des Idées toujours présentes et vigilantes, l'intuition des grands secrets de la nature, la prescience des rapports mystérieux entre l'homme et les métaux, les énigmes de la destinée qui n'ont que faire de ce que nous nommons vraisemblance et qui tissent librement de merveilleuses histoires. Il y a dans l'ironie de Tieck, non pas cette force desséchante qu'elle revêt inévitablement dans des livres français, mais cette douceur, au contraire, qui permet de passer sans transition trop brusque du réel à l'irréel. Comme l'écrit très justement Edmond Jaloux dans l'excellente préface dans laquelle il analyse le génie de Tieck et sa personnalité, pages subtiles et d'une clairvoyante intuition, « l'ironie conçue sous la forme romantique est une défense du rêve et des droits de la poésie. C'est un rempart élevé contre le philistinisme environnant. C'est une dissociation de l'esprit qui permet d'établir plus clairement la position des valeurs authentiques, c'est aussi d'ailleurs une certaine espièglerie naturelle et un goût très jeune pour le paradoxe. On voit que ce n'est pas un sentiment simple. Mais rien n'est simple ; sinon la façon dont nous présentons nous-mêmes les problèmes pour nous persuader et persuader les autres que rien n'est ardu. Simplifier un problème, c'est toujours faire appel à sa paresse, pour soi et pour son auditeur ».

L'ironie de Tieck étant ce qui surprendra le plus, sans doute, le lecteur français, cet éclaircissement était nécessaire, et il nous permet de plonger plus profondément dans l'étonnante complexité de cet étrange et charmant génie.

LÉGENDES DU GUATEMALA, par *Miguel Angel Asturias*, traduites par Francis de Miomandre, préface de Paul Valéry. (Cahiers du Sud).

Nous devons à M. Francis de Miomandre la découverte et la traduction des « Légendes du Guatemala » de Miguel Angel Asturias : c'est dire d'avance la beauté et l'excellence de ce livre qui délivre tous les enchantements qu'une ville reposant sur les couches épaisses de civilisations mortes peut receler. Une poésie mystérieuse qui est l'essence même du conte et qui rétablit dans une incroyable harmonie les discordances de l'homme et du monde, court comme un souffle chaud tout au long de ces pages. Je connais peu de livres qui m'aient aussi complètement ensorcelé que ces légendes guatémaltèques, parce que nous nous

trouvons ici en face d'un problème fondamental de l'imagination humaine. Lorsque nous avons à faire à un continent mystérieux comme cette Amérique du Sud qui a superposé aux temples d'or des Incas la folie magnifique des églises baroques espagnoles pour couronner le tout par des gratte-ciels extravagants comme les pyramides du Yucatan, nous devons laisser de côté nos habitudes et nos mesures d'Européens. De même, quand la poésie toute en ombres et en éclairs des légendes contées par Asturias nous apparaît, nous ne pouvons que nous abandonner à leurs incantations.

Dans une très belle préface, Paul Valéry écrit : « Ma lecture me fut un philtre, car ce petit ouvrage se boit plus qu'il ne se lit. Il me fut l'agent d'un cauchemar tropical, vécu non sans un singulier délice. J'ai cru d'avoir absorbé le suc de plantes incroyables, ou une décoction de ces fleurs qui capturent et digèrent des oiseaux. »

La traduction de Francis de Miomandre respecte et intensifie, encore, cette densité lourde et odorante de rêves qui monte du livre d'Asturias. La nature se métamorphose, les arbres deviennent des magiciens, les cheveux des serpents, les êtres humains des métaux, sans que nous puissions savoir s'ils souffrent d'une magie ou si, au contraire, ils ne reviennent pas ainsi à leur vraie nature. Comme tous les contes, ceux-ci disposent de toutes les vérités que l'on peut trouver dans ce monde où l'on a cru pouvoir établir des frontières stables entre le sujet et l'objet. Si ces légendes nous donnent parfois l'impression enivrante, exquise et terrible que nous ne savons plus exactement où commence et où finit notre personnalité, elle atteignent leur but qui est de nous fournir, plus sûrement que les effluves du peyotl, l'évasion vers un monde essentiel.

Ces contes se déplient comme les feuillets d'un paravent avec des allusions évasives, des réticences, des secrets murmurés et aussitôt repris, des bribes de vieilles cosmogonies, qui étaient la sagesse d'avant la science. On éprouve comme un choc devant certaines images, lourdes d'allégories, qui se trainent comme des nuages et changent de formes sous nos yeux avec la promptitude et la divine gratuité des rêves. Et comme des rêves, nous subissons cette oppression d'un fantastique chargé de significations profondes et de suprêmes miracles.

L'atmosphère de ces légendes du Guatemala, dont on ne goûtera jamais assez l'immense et fantastique splendeur, est celle des contes primordiaux dans lesquels les hommes essayaient de s'expliquer le monde et de s'expliquer à eux-mêmes, par des tâtonnements à travers la nature et les idées. Les vieux mythes trônent dans cette lumière irréelle qui ne saurait éclairer nos

« catégories ». Ils ont leurs racines dans les volcans, dans les lacs agités parfois de remous inexplicables, dans le creux des mines où dorment les filons creusés par les Mayas. Sur tout cela l'Espagne est venue jeter son grand manteau de velours religieux et de sombres délires. Mais à travers toutes ces strates du temps, ces sédiments de siècles qui s'accumulent, on entrevoit encore le fantastique scintillement des mythes d'autrefois qui dorment dans leur nature close. Un éclair, par instants, laisse apparaître quelqu'un de leurs vastes secrets. C'est d'éclairs semblables qu'est fait le livre d'Asturias.

Marcel BRION.

LES REVUES ETRANGERES

LES NOUVELLES SOVIÉTIQUES (Moscou). — Compte rendu du VI[e] Congrès chimique Mendeleev, et du Congrès des écrivains soviétiques. Analyse du ballet de Igor Glebov, qui prend pour thème la révolution française « La Flamme de Paris » n'est pas un ballet au sens ordinaire du mot. C'est un spectacle complexe dépassant le cadre du ballet et résultant d'une collaboration organique entre le dramaturge, le maître de ballet, le compositeur et le régisseur. Ce qu'il y a d'essentiellement nouveau, c'est le désir de donner, sur le fond de la danse classique, une représentation dramatique et musicale où la danse ne soit pas un divertissement, mais résulte de l'action même. De là un traitement nouveau de tous les éléments. Un sujet plein de sens et de précision dramatique, une musique sérieuse et intéressante, comportant de véritables recherches historiques, des principes chorégraphiques absolument nouveaux, voilà ce qui caractérise « La Flamme de Paris ».

LA REVUE D'ALLEMAGNE (Paris. Directeur: Maurice Boucher) publie un remarquable « panorama de la prose allemande contemporaine, dû à M. Otto Forss de Battaglia. L'auteur de ces lignes n'est pas allemand, ses origines l'éloignent pour toujours de la plupart des écrivains que sa conscience lui commande de magnifier; ses idées politiques sont très opposées à celles que professent les poètes du renouveau nationaliste d'Outre-Rhin. Cette tentative d'une révision n'a rien de commun avec d'autres efforts révisionnistes ; elle ne provient d'aucun parti-pris, mais elle se réclame d'un jugement apte à discerner l'industrie littéraire et la création poétique, les favoris de la propagande et ceux de la Providence ».

DEUTSCH-FRANZOESISCHE RUNDSCHAU (Berlin. Dir : Otto

Grautoff). — Du droit de peuples à disposer d'eux-mêmes, par Pierre Dominique. Un bel article de Julius Posener sur les frères Perret. Du nouveau sur Francis Jammes, par Robert Pitrou.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid. Directeur José Ortega y Gasset) apporte une admirable étude de Louis Massignon sur les « méthodes de réalisation artistique dans les peuples de l'Islam ». L'illustre savant français analyse jusque dans ses éléments les plus secrets la pensée musulmane et expose d'une façon complète les grands principes directeurs de l'art oriental, loi des formes, mystique des nombres, poésie, musique et arts plastiques. Cinq beaux poèmes de Luis Cernada « Où habite l'oubli ». Une étrange et puissante nouvelle de Lino Novas Calvo : « Cette nuit-là les morts sortirent ».

NOSOTROS (Buenos-Aires. Directeur: Alfredo A. Bianchi et Roberto F. Giusti). Importante étude de R. F. Giusti sur la critique littéraire en Argentine dans l'histoire de son développement depuis la génération romantique jusqu'à nos jours.

SLAVISCHE RUNDSCHAU (Prague. Directeur: Franz Spina et Gerhard Gesemann). Gerhard Gesemann a composé un portrait psychologique fort curieux de « balkanique » qui ajoute un apport singulièrement précieux à sa charactérologie des slaves. Aleksander Arosev raconte pittoresquement une visite chez Maxime Gorki à Capri. Fritz Lindenau définit deux réformes scolaires d'une importance pédagogique considérable.

POÉTRY (Chicago. Directeur: Harriet Monroe). — Poèmes de Horace Gregory C. Day Lewis, Robert Tallmann, Audrey Wurdemann, etc. Un commentaire d'Ezra Pound sur l' « âge de la puissance », le machinisme et la technocratie. « Même les poètes, la plupart d'entre eux, ont la vue aussi courte que les journalistes, en jetant l'anathème sur cette époque créatrice et génératrice de miracles. Ils devraient voir au delà des désagréments immédiats la promesse d'avantages incalculables quand la race aura appris à accepter avec reconnaissance et à utiliser avec profit pour une vie plus riche ces dons nouveaux et merveilleux des dieux. »

M. B.